

Larson

Wild Classical Music Ensemble

ascendant vierge p.12 Lubiana p.14 Mélanie Isaac p.16 Benoît Mernier p.18 Fred Maréchal p.20
LIA et la culture p.22 De MySpace à TikTok : deux décennies de com p.26 Qui? Une histoire belge p.38



Périodique : 5 x par an

BELGIQUE-BELGIE

P.P. - P.B.
1099 BRUXELLES/X
1/1746

AUTORISATION
Bureau de dépôt :
Bruxelles/X



MEET YOU FRONT STAGE LEFT AT ...

WED
13

THU
14

FRI
15

FIFTY LAB Music Festival

Finale du concours tremplin pour
jeunes ensembles de musique de chambre

Génération classique

Dim. 8 décembre
à partir de 13h
au PBA (Charleroi)

ENTRÉE LIBRE

Finalistes :

- Duo Versatilis
- Quatuor Lotus
- Quatuor MOSA
- Les 4 Sens
- Trio Memento



lesfestivalsdewallonie.be
071 51 78 00



Une initiative des Festivals de Wallonie, en collaboration avec les
Écoles Supérieures des Arts de la Fédération Wallonie-Bruxelles
et le Conseil de la Musique

MUSISCOPE

MUSISCOPE EST UN ESPACE D'INFORMATION ET DE CONSEIL
AU SERVICE DES PROFESSIONNEL·LES DU SECTEUR MUSICAL



INFOS & INSCRIPTIONS : +32 2 550 13 20 - INFO@CONSEILDELAMUSIQUE.BE - WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE

JOURNÉES D'INFO, D'ÉCHANGE ET DE CONSEIL

APPREHENDEZ CONCRÈTEMENT LES PROBLÉMATIQUES & THÉMATIQUES LIÉES À LA PRATIQUE DES MÉTIERS DE LA MUSIQUE ET À LEURS ENJEUX AVEC LES MEILLEUR·ES SPÉCIALISTES DANS LEURS DOMAINES RESPECTIFS.

CONSEILS INDIVIDUELS

DES QUESTIONS ADMINISTRATIVES, JURIDIQUES OU RELATIVES AUX POSSIBILITÉS DE SUBVENTIONS ?
BESOIN D'UNE BIOGRAPHIE OU D'UN CONSEIL POUR ABORDER LES PROFESSIONNELS ?
PRENEZ RENDEZ-VOUS ET VENEZ POSER VOS QUESTIONS À NOS CONSEILLERS.

DISPOSITIF D'ACCOMPAGNEMENT SUR MESURE - 6X12

DURANT DOUZE MOIS, SIX MUSICIEN·NES OU GROUPES BÉNÉFICIERONT D'UN SUIVI PERSONNALISÉ.
LES DEMANDES D'INSCRIPTION POUR 2025 SONT OUVERTES !

CONSULTEZ L'AGENDA 2024-25 ET SES NOUVELLES FORMATIONS !



AMPLO

sabam
for culture

PlayRight®

rtbf .be

LE SOIR

FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Conseil de la Musique
Rue Lebeau, 59
1000 Bruxelles
conseildelamusique.be

Contacteur la rédaction
larsen@conseildelamusique.be

Directrice de la rédaction
Claire Monville

Comité de rédaction
Nicolas Alsteen
Juliette Depré
François-Xavier Descamps
Christophe Hars
Claire Monville

Coordonnateur de la rédaction
François-Xavier Descamps

Rédacteur
François-Xavier Descamps

Collaborateur-trices
Nicolas Alsteen
Julien Broquet
Nicolas Capart
Vanessa Fantinel
Jean-Pierre Goffin
Louise Hermant
Jean-Philippe Lejeune
Luc Lorfevre
Lison Marsin
Jacques Pruvost
Stéphane Renard
Didier Stiers
Diane Theunissen
Bernard Vincken
Didier Zacharie

Relocuteur
Nicolas Lommers

Couverture
Wild Classical Music Ensemble
©Femke Appeltans

Promotion & Diffusion
François-Xavier Descamps

Abonnement
Vous pouvez vous abonner
gratuitement à Larsen.
larsen@conseildelamusique.be
Tél. : 02 550 15 20

Conception graphique
Mateo Broillet
Jean-Marc Klinkert
Seance.info

Impression
die Keure

Prochain numéro
Janvier 2025



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

rtbf.be

LE SOIR

sabam
for culture

Crédits
Rob Knudsen
Sergio de Rezende
Olivier Donnet
Isabelle François
Delphine Semincx
Briek Verddodt

P.11

Timeline, une belge histoire du rap



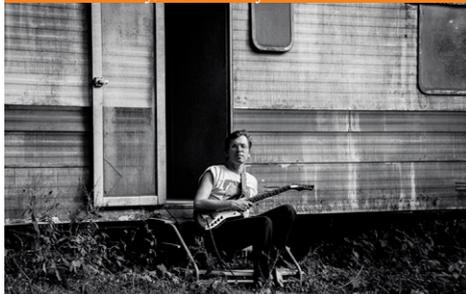
P.12

ascendant vierge, duo de bon augure



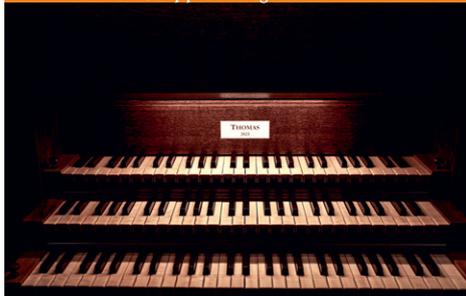
P.17

Clément Nourry, un air de Ry Cooder



P.18

Benoît Mernier, rappel à l'orgue



P.28

Des concerts dans son salon ?



P.42

Lou K : un album, des influences



Édito

Nous y voilà. 60 numéros, 2.640 pages, sans compter celles publiées sur le net. Larsen souffle donc ses 60 bougies. Soit 12 ans de découvertes, d'amusement, de rencontres, de défis et d'aventures.

Lancer un magazine papier au 21^e siècle est sans doute un pari audacieux, presque à contre-courant. Pourtant, nous sommes toujours là, plus présents que jamais, puisque Larsen est aujourd'hui le seul magazine papier entièrement dédié à l'actualité musicale en Fédération Wallonie-Bruxelles. Pour s'ouvrir à l'ère numérique, il a été renforcé par son pendant web, larsenmag, il y a un peu moins de 4 ans. Comme quoi, la pandémie du Covid et ses interminables confinements auront au moins eu un effet positif.

Ce n'est certes pas tous les jours un long fleuve tranquille mais le résultat est bien réel, avec de nombreux retours positifs qui nous encouragent. Ce succès, nous le devons à une fabuleuse équipe rédactionnelle, composée de journalistes fidèles depuis le premier numéro et d'autres venu-es renforcer nos rangs en cours de route.

Cet anniversaire est l'occasion de les remercier, ainsi que vous qui nous suivez, numéro après numéro, et qui portez un intérêt aux artistes de notre région. Cela fait plaisir et, surtout, cela donne du sens pour poursuivre.

Claire Monville

En Couverture

p.8 ENTRETIEN Wild Classical Music Ensemble

Ouverture

p.4 ARRIÈRE-PLAN Céline Kayogera
p.5 AFFAIRES À SUIVRE
p.6 EN VRAC

rencontres

p.11 Timeline
p.12 ascendant vierge
p.14 Lubiana
p.15 Driss El Maloumi Trio & Watar Quintet
p.16 JAZMYN – Mélanie Isaac
p.17 Clément Nourry – Jean Louis Marchand
p.18 Benoît Mernier
p.19 Kiki à Paris

Articles

p.20 AVANT-PLAN Fred Maréchal
p.22 360° L'intelligence artificielle dans la culture
p.26 MÉDIA De MySpace à TikTok
p.28 IN SITU Musique de salon : des concerts très particuliers !
p.30 TENDANCE Passez les disques à la machine, faites-les bouillir...
p.32 BUSINESS Ticket, mon "cher" ami
p.34 APERÇU Rapport Scivias – Toujours pas (assez) là !

Les sorties

Bonus

p.38 CULTE Qui ? Une histoire belge...
p.40 4x4 Julie Rains
p.41 ARRÊT IMAGE La Horde
p.42 J'ADORE... Lou K
p.42 L'ANECDOTE La Maison du Jazz

Céline Kayogera



© ROMAIN GARCIN

« Mon expérience au sein du festival **Expressions Urbaines** m'a aussi fait prendre conscience que les artistes émergents perdaient parfois beaucoup d'opportunités de visibilité. »

coaching

production

TEXTE : DIDIER STIERS

La musique, elle est tombée dedans quand elle était petite ! Elle est fan, comme elle dit : « J'ai été élevée par des parents qui en écoutaient beaucoup. Mon père faisait partie d'un groupe qui jouait de la musique burundaise – le Burundi est mon pays d'origine –, et à l'adolescence, j'ai commencé à écouter du rap. » Céline Kayogera est de la génération MCM/MTV, ça compte : « J'ai découvert le rap anglophone grâce à MTV et le rap francophone grâce à MCM. Là, je comprenais les textes, ce qui n'est pas négligeable quand on a dix, douze ans. J'étais touchée, parce que ça racontait parfois un peu ma vie ou celle de gens de mon entourage. »

Diplôme en communication de l'ISFSC dans la poche, la Bruxelloise met le pied à l'étrier dans le secteur en 2017, en travaillant pour le festival Expressions Urbaines. Vient ensuite la production d'un podcast intitulé Réelle Vie : « C'était en 2019. Ça a été un point de bascule, parce que répondre à cet appel à projets de la RTBF m'a poussée à monter ma structure ». Une structure, CLNK, qui lui permet depuis d'exercer plusieurs métiers : « Je touche à la fois à la production d'événements et à la production de podcasts, à la formation, et j'ai fait un peu de promo aussi, à une époque... ». Ainsi en est-il par exemple de l'organisation d'un Rap Book Club qui a

déjà permis des rencontres avec Olivier Cachin, Akro ou encore les chevilles ouvrières de l'ABCDD du Son.

Cinq ans et une formation en production musicale/management d'artiste plus tard, Céline Kayogera a développé un programme de coaching, baptisé Urban360. Une formation qualifiante, précisément, en partenariat avec Bruxelles Formation, soutenant la scène urbaine émergente dans sa professionnalisation. Le principe : pendant 4 mois, 10 artistes belges francophones apprennent à structurer et développer leur projet artistique rap, rnb, soul, de pop urbaine ou encore de variété rap. La classe de 2024 est à l'œuvre depuis septembre et se terminera en janvier.

« À l'époque, j'avais constaté que beaucoup d'artistes hyper talentueux étaient tellement mauvais en communication que ça en desservait leurs projets, dit-elle à propos de la philosophie d'Urban360. Et ça venait aussi faire écho à des conversations que je pouvais avoir avec des professionnels que je rencontrais, ils me disaient justement ne plus prendre d'artistes émergents parce qu'ils n'avaient pas le temps de faire de la pédagogie. Aujourd'hui, les professionnels savent que les artistes qui sortent d'Urban360 ont été formés au fonctionnement de l'industrie musicale. » Ou qui en connaissent au moins le "b.a.-ba" à tous les niveaux.



©DR

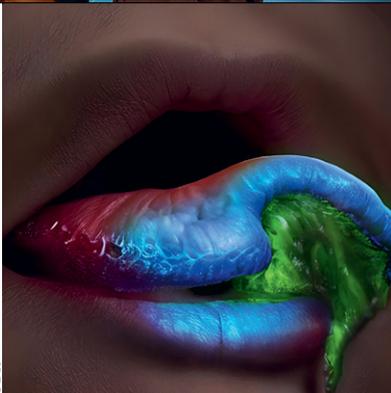
finances

levée-de-fonds

capitane.coop

Une rémunération plus juste

Partant du constat que seule une petite minorité d'artistes génère une rémunération décente avec le modèle du streaming, les artistes ayant créé le label indépendant Capitane Records (Juicy, Nicolas Michaux...) lancent une coopérative musicale. Objectif : organiser une forme de circuit court dans la musique, pour offrir une rémunération correcte et équitable des professionnel·les du secteur, en repensant la manière de produire et diffuser la musique et en mutualisant certains services.



©DR

pop-experimentale

album

Bilou

La beauté étrange

Vidéaste, chanteur·euse, explorateur·trice des sons et des images, Bilou est l'un des nouveaux visages de la scène expérimentale bruxelloise. Déjà aperçu·e en compagnie de Flavien Berger, l'artiste s'est récemment distingué·e en solo avec un premier single intitulé *Picoti*. Mais c'est *Lavandou* qui attire toute notre attention aujourd'hui, un « morceau qui parle d'amour, de non binarité et de mutation » et qui, d'une beauté étrange, préfigure un album à sortir début décembre.



©DR

electro-pop

1^{er}-EP

Sakou

Sa plus belle vie

Avec un univers situé quelque part entre pop catchy électro et hip-hop, Sakou traîne son flow depuis déjà quelques singles (*Bb dis moi*, *Toxique*). Elle sort aujourd'hui (octobre 2024) son premier EP intitulé *Deuxième Vie* où les instruments acoustiques se mêlent aux sonorités électroniques sur des beats à la lisière de la jungle ou de la drum & bass. Une sensibilité indie à suivre de près !



©THE O. FILMS

rap

1^{er}-EP

Kari Bee

Vas-y!

La jeune rappeuse bruxelloise est une habituée des dispositifs d'accompagnement destinés aux artistes émergent·es, elle a été finaliste de *Rappeuses en liberté* (un projet européen) et aussi d'URBAN360. Après quelques singles lâchés depuis 2020, certains produits par Dee Eye, elle prépare aujourd'hui la sortie de son premier EP, *Sensible*, annoncé pour 2025 via un nouveau single, *Dale*, posté en ce mois d'octobre.



©DR

classique

harpe

Juliette Gauthier

À l'école belge de la harpe

Juliette Gauthier est tombée amoureuse de la harpe lorsqu'elle avait 5 ans, lors d'un concert de Noël organisé par sa maman, violoniste. Entrée un peu plus tard dans la classe d'Ingrid Procureur, à l'Académie de musique de Mons, la jeune harpiste y est restée 9 ans avant de poursuivre son parcours à Arts², puis à l'IMEP avec Sophie Hallynck. La suite : le Conservatoire Supérieur de Paris et un Master spécialisé en harpe et musique de chambre à l'IMEP. Quel voyage !

En vrac...



© DR

• Youssef Swatt's s'associe avec Clara Luciani

Le duo à l'affiche de la BO de la comédie musicale *La Haine*

Véritable page de l'histoire du cinéma français, *La Haine* connaît aujourd'hui une nouvelle vie. Sorti en 1995, le film réalisé et écrit par Mathieu Kassovitz vient d'être adapté en comédie musicale. Présenté à l'occasion d'une grande première parisienne, le spectacle se double d'une impressionnante bande originale. À côté de Benjamin Epps, The Blaze, Youssoupha, Médine, Akhenaton, -M- ou Oxmo Puccino, on découvre un duo belgo-français du plus bel effet : Youssef Swatt's et les chœurs de Clara Luciani.

Lauréat du concours Nouvelle École sur Netflix, le rappeur tournaisien se glisse ainsi à l'affiche de la bande originale de ce spectacle XXL en compagnie d'une des chanteuses les plus populaires de l'Hexagone. Le morceau partagé par les deux artistes s'intitule *La Haine*, comme le film culte et la comédie musicale du même nom.

• TRACKAS

Une plateforme pour les créations des 12 à 30 ans

Un collectif d'associations, regroupant maisons de jeunes, organisations de jeunesse et centres culturels, a lancé un projet web baptisé TRACKAS, à savoir une plateforme média entièrement dédiée aux jeunes de moins de 30 ans. Ce site regroupe toutes les productions réalisées chaque année par les jeunes en centres de jeunes, afin d'offrir une vitrine exceptionnelle pour les créations de la jeunesse francophone. TRACKAS regroupera un large éventail de contenus : vidéos, podcasts, émissions en direct sur Twitch, musique et webradios. Tous les sujets y sont acceptés : de l'art au cinéma, en passant par l'environnement, la sexualité, les jeux vidéo, la mode et le lifestyle.

Chaque année, ce sont des milliers d'heures et de types de contenus qui sont imaginés, enregistrés, filmés, écrits, chantés par les jeunes. À travers le projet TRACKAS, l'idée est de proposer, avec l'ensemble du réseau des associations jeunesse, une plateforme centralisée qui permettra à toutes ces créations d'être découvertes par le grand public, mais aussi de créer des ponts entre tous les jeunes.

Cette plateforme imaginée depuis plusieurs mois est portée par plusieurs associations, dont la MJ Le 38, AMO Cerceau, MJ Le Prisme, MJ Ciney, MJ Le Grenier, Centre culturel du Brabant wallon et MJ-Music. trackas.be



© DR

• 30 ans de vie du Fuse

remis aux Archives de Bruxelles

Ce 13 septembre, le célèbre club techno, le FUSE, a remis aux Archives de Bruxelles près de 30 années d'archives iconographiques de l'histoire du lieu. Des affiches, des flyers, des programmes... bref, un large fonds qui vient enrichir une thématique très peu documentée jusqu'à présent, le clubbing.

Tout ce matériel sera numérisé pour une conservation à long terme et viendra illustrer une publication consacrée au club. « *Le Fuse est fier d'être le premier nightclub bruxellois à faire don d'une partie substantielle de ses archives aux Archives de la Ville de Bruxelles. Préserver les premières années de notre club est à la fois crucial et inestimable* », ont déclaré à Belga les deux directeurs de la célèbre "boîte", Andy Walravens et Steven Van Belle.

Une démarche qui accompagne celle entamée il y a peu lorsque le clubbing était entré au patrimoine culturel immatériel de Bruxelles, rejoignant par là une liste importante et symbolique de coutumes, de traditions et de pratiques sociales de ce patrimoine culturel immatériel bruxellois comme la culture des fritkots, le tapis de fleurs, l'Ommegang, la culture de la bière, la culture du carillon, la fauconnerie et le Meyboom.

• Droit d'auteur dans le marché unique numérique La transposition de la directive européenne attaquée

La Directive sur le "droit d'auteur et les droits voisins dans le marché unique numérique" a été adoptée au Parlement européen en 2019. Cette directive est le résultat direct d'un débat qui a fait rage entre les députés favorables aux titulaires de droits, qui réclamaient un plus juste partage des revenus du web et des plateformes de streaming, et ceux soutenant un statu quo favorable aux plateformes et aux réseaux sociaux. Une fois adoptée au niveau de l'UE, cette directive devait donc ensuite être transposée par chaque état membre afin qu'elle y ait force de loi.

Cette transposition fait aujourd'hui face à un lobbying très agressif. De nombreux groupes internationaux de diffusion (Spotify, Meta, Google, Universal, Sony, Warner), ainsi que certains labels belges, ont introduit un recours auprès de la Cour Constitutionnelle, qui elle-même a décidé d'adresser plusieurs questions à la Cour de justice européenne... repoussant ainsi l'effectivité de cette transposition décidée par la Belgique et ce, pour une longue période car les procédures devant la Cour de justice européenne requièrent beaucoup de temps.

« La FLIF rappelle qu'elle soutient totalement cette transposition qui, selon elle, octroie avec bon sens un nouveau droit à rémunération pour les artistes et éditeurs de presse, corrigeant quelque peu les inégalités structurelles, d'une part, du streaming musical et, d'autre part, de la captation de la valeur des contenus des éditeurs de presse par des services de partage en ligne », déclarait la Fédération des Labels Indépendants Francophones dans un récent communiqué. Ajoutant qu'« établir des règles du jeu équitables et réduire les déséquilibres du modèle de streaming passe nécessairement par la régulation » et que « la transposition de la Directive européenne adoptée par la Belgique contribue indiscutablement à cet objectif. (...) cette transposition est attaquée, notamment au nom de la protection du secret des affaires des acteurs économiques – pour la plupart hégémoniques – alors qu'elle permet de développer de nouveaux modèles d'affaires avec les artistes. »

Une position soutenue également par PlayRight : « La société de gestion collective des droits voisins des artistes-interprètes suivra de près cette procédure et maintient que la loi belge respecte le droit européen en permettant une rémunération appropriée et proportionnelle pour tous et une répartition plus juste des revenus issus de l'exploitation digitale ».

Une affaire à suivre et qui prendra du temps... au détriment des artistes(-interprètes) et autres créateurs de contenu/détenteurs de droits.

- **Test-Achats dépose plainte contre dix festivals**
Bracelets "cashless", frais illégaux ou excessifs mis en cause

Festivalières et festivaliers tiquent chaque été : l'usage des bracelets "cashless" facilite effectivement les transactions entre deux concerts mais compliquent sévèrement les choses à l'heure de se faire rembourser... Les modes de paiement mis en place par de nombreux festivals belges sont aujourd'hui au cœur d'une enquête de terrain menée par les équipes de Test-Achats.

Dans sa dernière étude, l'organisation de défense des consommateurs a, en effet, analysé les conditions générales de treize festivals. Les conclusions apportées sont lapidaires : huit festivals ne respecteraient pas la loi sur les paiements en liquide, deux festivals imposeraient des frais supplémentaires illégaux, tandis que cinq événements appliqueraient des frais excessifs pour récupérer le solde du bracelet de paiement "cashless". Enfin, deux manifestations ne rembourseraient pas les tickets boisson et nourriture non dépensés.

Sur la base de ces observations, Test-Achats dépose plainte contre 10 festivals auprès de l'Inspection économique. Un Mémoire a également été rédigé à l'adresse du SPF Économie sur les bonnes pratiques à encourager dans l'organisation d'événements musicaux. Les dix festivals visés par l'action de Test-Achats sont Couleur Café, Paradise City, Graspop, Rock Werchter, Pukkelpop, Tomorrowland, Ronquières, Lokerse Feesten, Les Ardentes et Dour Festival.

Test-Achats demande aux autorités de mieux contrôler ces événements, et encourage les organisateur-ices à mieux faire l'année prochaine... Affaire à suivre.

• **Universal s'empare de [PIAS]**

La major gobe le fer de lance de l'industrie musicale belge

Universal Music Group (UMG), le n°1 mondial de l'industrie musicale, vient de finaliser l'acquisition du groupe [PIAS]. Fondée en 1983, à Bruxelles, par Kenny Gates et Michel Lambot, la maison de disque indépendante belge passe donc entièrement sous le contrôle de la plus grande des trois majors du disque (avec Warner et Sony).

En 2022, la multinationale avait déjà acquis 49% du réseau mondial de distribution des labels et d'artistes indépendants [PIAS], basé en Belgique. Cette acquisition était intervenue peu de temps après la levée d'une restriction de dix ans empêchant Universal d'acquiescer d'autres sociétés musicales importantes au sein de l'Union Européenne. Cette restriction datait du rachat d'EMI Music par UMG en 2012...

Universal Music Group a désormais finalisé l'acquisition des 51% restants détenus par les cofondateurs de [PIAS], Kenny Gates et Michel Lambot, pour un montant non divulgué. Universal acquiert ainsi deux divisions commerciales principales au sein du groupe [PIAS] : d'une part, la division des services aux labels ([Integral]) qui fournit des services de distribution physique et numérique aux labels indépendants et, d'autre part, le groupe de labels [PIAS], qui regroupe les labels propres à l'entreprise et ses labels associés, tels que Play It Again Sam, harmonia mundi, Demain, Spinefarm, Source, ainsi que des labels partenaires comme ATO, Heavenly, Mute et Transgressive.

Selon un communiqué de presse, le groupe de labels [PIAS] continuera de fonctionner comme une division distincte et « *complètement autonome* ». De son côté, [PIAS] a annoncé que Kenny Gates venait de parapher un nouveau contrat à long terme pour rester PDG de la société. Il dirigera [PIAS] Label Group et siègera au sein du conseil d'administration de Virgin Music Group. Michel Lambot, pour sa part, quittera son poste actuel chez [PIAS], mais continuera d'agir en tant que conseiller de l'entreprise.

Kenny Gates a déclaré à propos de cet accord : « *Je vends mes actions, pas mon âme. Depuis que nous avons conclu une alliance stratégique avec UMG en 2021, nous avons constaté qu'ils étaient des partenaires solidaires et engagés, ajoutant une réelle valeur à notre offre. La décision que Michel et moi avons prise de céder nos parts restantes est pragmatique. Elle nous permettra d'offrir une plate-forme de distribution et de services, réellement mondiale, à la communauté musicale indépendante. Notre équipe de direction actuelle continuera de gérer le quotidien et rien ne changera sur le plan culturel ou commercial pour nos clients et partenaires existants ; nous conserverons les valeurs qui nous animent depuis plus de 40 ans* ».

• **[PIAS] relance le mythique label Source**

Orlano, première signature belge de la nouvelle structure

L'histoire est un perpétuel recommencement. En 1995, une maison de disques baptisée Source s'est portée au chevet des fers de lance de la French touch (Air, Phoenix), d'un rap solidement concerné par l'état de la société (Saïan Supa Crew, Raggasonic), d'une chanson française venue d'ailleurs (Camille), de légendes réinventées (le retour en grâce d'Henri Salvador avec l'album *Chambre Avec Vue*) ou de mélodies millésimées (Kings of Convenience).

Disparu aux débuts des années 2000, puis brièvement réapparu en 2006 autour de quelques signatures excitantes (Darkel, Herman Düne, Yelle, Ours), le label s'est ensuite évaporé... Pour mieux réapparaître. À l'initiative du label belge [PIAS], le label Source renaît aujourd'hui de ses cendres le temps d'une (ré) incarnation franco-belge que l'on espère de longue haleine.

Piloté par les chevilles ouvrières de [PIAS] Belgique (Damien Waselle) et [PIAS] France, Source entame sa nouvelle vie à la lisière de la pop et de la chanson française avec deux signatures à suivre de près : la Belge Orlane (voir photo) et le Français Charlie Pâle. Deux voix qui coulent de Source, donc. En espérant que le rachat de [PIAS] par Universal ne fasse pas se tarir cette bonne idée...

• **Ici Baba "primé"**

Vitrine Chanson et Musique jeune public

Ici Baba, le groupe préféré du jeune public composé de Catherine De Biasio et Samir Barris, a reçu le Prix de la ministre de l'enseignement lors de la dernière Vitrine Chanson et Musique jeune public, récompensant ainsi leur dernier spectacle *En Corps*.

La Vitrine Chanson et Musique jeune public se déroule désormais chaque année à Bruxelles, généralement la deuxième semaine d'octobre. Elle a pour but de promouvoir les spectacles d'artistes soutenus par la Fédération Wallonie-Bruxelles auprès de programmeur-ices professionnel·les.

Gros succès public et "critique" donc pour Ici Baba qui avait déjà reçu précédemment le prix de la ministre de la culture, à l'occasion de la Vitrine Chanson et Musique à l'école de la Fédération Wallonie-Bruxelles. C'était pour leur spectacle (et disque), *Les yeux ouverts*. Catherine et Samir se produisent très régulièrement, que ce soit à l'occasion de représentations scolaires ou shows "classiques" en salle : ce serait dommage de rater ça avec vos bambins !



©FEMKE APPELIANS

album

rock

Wild Classical Music Ensemble

Déconfinement

TEXTE : JULIEN BROQUET

Composé d'handicapés physiques et mentaux et de musiciens issus de la scène underground belge, le Wild Classical Music Ensemble emmené par Damien Magnette (Why The Eye?, Zoft) a invité Nathan Roche (Le Villejuif Underground), Fabrice Gilbert (Frustration) et Arthur Satan sur son époustouflant nouvel album, *Confined*, mixé par Jean Lamoot (Alain Bashung, Noir Désir, Brigitte Fontaine...). Zoom sur un groupe pas comme les autres.

C'est quoi l'histoire de ce nouvel album ?

Damien Magnette : C'est un disque vraiment particulier parce qu'il a, comme son nom l'indique, été fabriqué pendant la pandémie. À l'époque, on ne pouvait pas se voir et se réunir pour répéter. Même quand le confinement général s'est arrêté, ça a beaucoup traîné jusqu'à ce qu'on puisse se retrouver. Au bout d'un moment, j'ai réussi à obtenir l'autorisation d'aller voir individuellement chaque membre du groupe dans son institution. J'y ai donc été avec mon ordinateur, une carte son, un micro et des petits contrôleurs. L'idée, c'était qu'on fasse à chaque fois un morceau autour de ce qu'ils étaient en train de vivre. En gros, qu'est-ce que tu as envie de raconter là, maintenant, tout de suite alors que t'es enfermé chez toi ? Ça a été super violent pour eux. Sébastien Faidherbe qui réside dans une institution à Mons a été confiné avant tout le monde parce qu'il s'agissait d'un des premiers foyers du virus. Il a dû rester dans sa chambre pendant des mois. Qu'est-ce qu'il a fait pendant tout ce temps ? Rien. On lui amenait à manger dans sa piaule et il y restait.

D'habitude, le WCME, c'est un travail collectif de composition....

DM : Ce que j'adore avec ce disque, c'est l'idée de comment une contrainte peut devenir un atout artistique. Ce qui est, c'est vrai finalement, l'histoire de ce groupe et de chacun d'entre nous. Cette contrainte matérielle nous a amenés à faire quelque chose de beaucoup plus produit que ce qu'on faisait auparavant. Parce qu'il n'y avait déjà pas du tout cette idée d'enregistrer quelque chose qu'on allait devoir jouer en live. On s'en foutait. On a pu se lâcher complètement. L'autre truc qui a été génial, ça a été le développement des paroles. Jusqu'ici, j'intervenais très très peu sur les textes et ça avait tendance à partir dans tous les sens.

Damien Magnette

« Je pense qu'ils ont certaines aptitudes qu'on n'a pas, ou moins. »

Comment ils l'ont vécu ce confinement finalement ?

DM : Je trouvais ça de l'extérieur extrêmement violent. Mais ce qui est hallucinant, c'est qu'ils ont une capacité de résilience incroyable. Beaucoup plus grande que la nôtre en fait. En tout cas par rapport à des choses qui leur sont imposées. C'est juste mon avis. Mais j'ai l'impression qu'ils sont habitués depuis qu'ils sont nés à ce qu'on leur impose des choses et à devoir faire avec. Et donc, dans ce cas de figure précis, ils l'ont mieux vécu que beaucoup d'entre nous. Je pense qu'encore une fois, ils ont certaines aptitudes qu'on n'a pas ou moins. On n'arrêtait pas de se plaindre. On ne peut pas faire ceci. On doit faire cela. Eux, on leur dit il faut porter un masque, ils portent un masque. Je ne peux pas sortir de ma chambre pendant trois mois ? Je ne sors pas de ma chambre pendant trois mois.

Arthur Satan, Nathan Roche du Villejuif Underground, Fabrice Gilbert de Frustration... Il y a du beau monde sur ce disque.

DM : Je pense avoir cherché une espèce de miroir, de résonance. J'ai voulu voir comment ça pouvait percoler chez les autres. Le point de départ, c'était de se dire qu'on allait collaborer qu'avec des gens qu'on connaissait. Des gens avec qui ça faisait sens. Des gens qui étaient déjà nos copains. Des gens qu'on avait croisés et rencontrés sur scène. Fabrice de Frustration était déjà intervenu précédemment sur le morceau *Bande de...* Ça nous semblait pertinent et aller de soi. Ava Carrère de Sages comme

des sauvages est une amie. Elle aime beaucoup le Wild. Et on parlait depuis longtemps de faire un truc ensemble. Carl Roosens a fabriqué les quatre clips et m'a aidé en termes de production et de direction artistique. On s'est aussi demandé avec qui Johan aimerait collaborer ? Il est vraiment fan de schlager. On a donc cherché quelqu'un qui baignait plutôt dans cet univers et on a embauché Wim Opbrouck. Arthur Satan, on avait déjà partagé l'affiche avec lui à Tours. Il y a aussi les mecs de Shht (l'ancien groupe de Loverman) dont vient notre nouveau guitariste (Nathan Ysebaert). Et puis, il y a Julien ZLDR. Un jeune rappeur de Menin. Un copain du fils d'Evita, la super bénévole chez qui on répète. On l'avait déjà croisé plein de fois au local de répète. On avait été le voir en concert. Il y avait une logique. D'autant qu'il est complètement bilingue et que ce morceau est en flamand et en français.

Comment se sont passées ces collaborations ?

Fabrice Gilbert (invité) : En 2018 ou 2019, j'avais déjà participé au morceau *Bande de...* et ça avait été une expérience incroyable. On était venus avec Fred de Frustration qui contribuait à un autre morceau dans un immense studio à la campagne. Ça avait été assez marrant. Il y avait même un jacuzzi qui ne marchait pas et que je nous vois encore bricoler en slip. À l'époque, il avait fallu apprivoiser cette petite famille. Comme ce sont des gens atypiques, les rapports sont parfois un peu plus compliqués. Ils ont des structures cérébrales différentes des nôtres et ils ont bien vu qu'il y avait des mecs qui rentraient "par le jardin". On leur avait expliqué ce qui allait se passer. Qu'on n'était pas là pour prendre leur place. Pour le nouvel album, ça a été différent. On a fait ça à distance. Une bulle d'air pendant le Covid. À la base, c'est JB de Born Bad qui m'avait parlé du groupe (*Born Bad Records Records est un label de rock indépendant français, - ndlr*). "T'as vu ces handicapés ?" C'est super libre. Hyper noise. Sur Paris, on est des diggers. Donc on a creusé. Et ils dégagèrent une liberté de dingue. Ce ne sont pas eux qui ont une spécificité. C'est nous qui ne sommes plus libres. Le challenge était de l'être autant qu'eux mais sans trop en faire.

Arthur Satan (invité) : Ils ont une façon de se comporter si authentique et se livrent tellement à fond qu'on a l'impression de donner la moitié de ce qu'ils donnent. J'étais méga fier qu'ils m'aient contacté. Et j'espère qu'on aura l'occasion de monter ensemble sur scène. On a bossé à distance aussi. Ils avaient une base de morceau. Un pré-mix. Et même déjà les paroles. La chanson parle du fait que l'un d'eux appréciait de picoler mais que ça ne lui faisait pas toujours du bien. J'ai ajouté des instruments. Puis, j'ai écrit ce que je voulais. Et moi l'alcool, j'aime plutôt bien. Donc, je lui dis que je suis prêt à boire pour lui. J'ai la sensation qu'au final, c'est, de toute façon, nous qui sommes inhibés. On essaie de se présenter d'une certaine manière. Eux, ils font les trucs sans aucune restriction émotionnelle.

La pochette de l'album aussi est spéciale ?

DM : Elle est même géniale. Elle a été réalisée par Mathieu Morin de La Belle Brute. Le principe c'est que chaque exemplaire est unique. Tu as une frise mais au milieu ce sont des tampons. Des tampons conçus sur la base de dessins d'artistes outsiders parmi lesquels on retrouve Johan qui fait partie du groupe. Tout a été tamponné à la main.

Comment expliquer le succès du Wild ? On est loin de la gêne et de la pitié...

AS : On a tous un rapport relativement particulier au handicap. Mais ils te mettent à l'aise. Ils ont une relation très naturelle aux gens, au public. Leurs concerts te font sortir de toi-même. Leur énergie est communicative et les instruments sont super. Ils leur confèrent même des attitudes. Sur scène, tu vois des personnages. C'en est presque cinématographique. Puis, les morceaux sont extrêmement bien écrits et pensés. Parce qu'à l'intérieur, chacun a des libertés. Des libertés qui ne cassent pas la dynamique de groupe.

Michael Wolteche (manager) : Ces personnes porteuses de handicap, ce sont des gens choisis. Choisis parce qu'ils ont un véritable talent et une vraie force artistique. Quelqu'un à la Réunion, je pense dans une critique du concert, disait : si vous êtes nostalgique d'Arno, allez voir le Wild. Et à Maastricht, une fille est venue nous voir. « J'ai adoré. J'ai adoré. TC Matic. TC Matic. » Il y a un côté rough dans la façon de parler. Mais aussi une vision du monde différente. Nathan, qui vient d'arriver dans le groupe, est aveugle de naissance. Et je pense que l'expression "une vision du monde singulière" s'applique tout particulièrement ici. Parce qu'il se représente avec une force inouïe quelque chose qui n'est pas du tout notre perception.

Quand vous planchiez sur le disque, vous ne saviez pas encore que Linh (Pham) et Wim (Decoene) allaient quitter le bateau ?

DM : Non, ça a été à chaque fois une surprise. C'est d'abord Linh qui est partie à cause de soucis de santé. Wim, lui, a décidé d'arrêter parce qu'il ne voulait plus partir trop loin de sa maman malade. On avait déjà vécu le même genre d'histoire avec notre trompettiste Rudy (Callant) qui avait une mère vraiment très âgée. Bref. Ça devenait trop dur à gérer pour Wim, émotionnellement, je pense. Après notre tournée avec Lee Ranaldo (ex-Sonic Youth), on s'est mis à bosser avec un booker anglais. À décrocher davantage de plans à l'étranger. Ça lui faisait vraiment peur. Il a préféré arrêter et visiblement, il en est très content. Parce que les gars ont encore eu récemment des contacts avec lui et il est vraiment heureux de voir que le groupe continue. À un moment, on s'est dit qu'il allait peut-être revenir sur sa décision. On a vraiment discuté ensemble en profondeur. En lui expliquant bien qu'il n'y aurait pas de retour en arrière possible. Ça touche justement à toutes ces questions de libre arbitre, de choix personnel et de handicap. Au début, j'avais vraiment peur qu'il soit en train de prendre une très mauvaise décision. Il était en dépression. Il arrêtait un tas de choses. Je redoutais qu'il s'en morde les doigts. Alors, on a décidé d'attendre. On n'a pas acté sa décision tout de suite. On a annulé certains concerts pour laisser le temps au processus de s'opérer. On lui a laissé quatre ou cinq mois pour s'assurer qu'il était sûr de son choix. Ce qui est vraiment cool, c'est qu'on a eu l'occasion de donner un concert d'adieu avec lui. Il m'a filé une petite lettre. « Je suis désolé. Je dois vous quitter. C'est mieux pour moi. » C'était clair et il n'y avait aucun souci. Ça a été super. Il a tout donné.

L'existence du groupe a été menacée ?

DM : Elle l'est toujours quand quelqu'un le quitte. Au début, c'est un électrochoc. On a peur. On se pose beaucoup de questions. Mais je n'étais pas si inquiet que ça. À chaque fois que ça nous est arrivé, ça nous a donné un nouveau souffle. Parce qu'à chaque fois qu'une personne débarque, elle nourrit l'identité musicale. Amène une nouvelle façon de voir la musique. Ça nous a toujours permis d'évoluer. Et c'est aussi pour ça, je pense, qu'on existe depuis si longtemps. J'étais donc assez confiant dans le fait qu'on allait trouver quelqu'un et que ça allait être chouette. Mais on avait des dates de prévues et on avait très peu de temps devant nous. On a eu la chance inouïe de tomber sur le nouveau Nathan (Copienne, - ndlr) qui est dans la même institution que Sébastien. Il est extrêmement doué et très bon musicien. Il a une excellente mémoire et il a réussi à une vitesse absolument hallucinante à reprendre certaines parties d'anciens morceaux. On a aussi créé quatre nouveaux titres en très peu de temps. Il y a une espèce de fulgurance créatrice avec lui qui a fait qu'on a réussi à assurer des concerts prévus avant son arrivée.

Qu'a changé la collaboration avec Lee Ranaldo dans la vie et la dynamique du groupe ?

DM : Elle nous a permis d'accéder à un nouveau public. Un public qui ne nous connaissait pas. Je sais que des gens sont venus nous voir juste parce qu'il y avait Lee. Et ils ont vraiment adhéré au projet. Perso, ça m'a aussi permis de me familiariser à une nouvelle façon d'appréhender la musique. C'était vraiment des plages d'improvisation pure. Il n'y avait absolument rien de prévu. On s'est jeté

dedans. Puis après, j'ai repris toute cette matière et je l'ai découpée. Éditée. Ça a été un super processus. Pour le reste, ça a vraiment fait progresser le groupe dans sa capacité à improviser. J'étais sur le cul quand je réécoutais les sessions.

Comment s'est passée votre récente expédition à la Réunion ?

DM : Ça a été complètement dingue. J'appréhendais déjà le voyage. Parce que c'est quand même onze heures de vol. Du vol de nuit. Et là, à nouveau, ce sont eux qui ont le mieux vécu le truc. Ils se sont assis. Ils ne se sont pas levés une seule fois de tout le trajet. Sébastien a dormi comme un bébé à côté de moi. Tandis que Johan a regardé des dessins animés toute la nuit et est arrivé avec les yeux carrés. Il était trop heureux. Ils ont tenu le choc, un truc de fou. Là-bas, l'accueil des gens a été extraordinaire. C'est vraiment le seul endroit où tout le monde s'est naturellement adressé aux gars tout à fait normalement. Il n'y a pas cette espèce de truc judéo-chrétien de "on va faire attention". C'est une personne handicapée. On leur parle comme aux autres. Et avec une bienveillance naturelle. Les concerts ont aussi résonné très très fort. Dès qu'il va quelque part, Nathan, qui est non voyant et souffre de handicap physique, veut savoir dire quelques mots dans la langue du pays. Mais parler créole là-bas, ça veut dire beaucoup. Parce qu'il y a plein de Français qui y habitent depuis vingt ans et qui n'en connaissent pas un traître mot. Il y a toute cette histoire d'une langue qu'on interdisait de parler à une certaine époque. Alors quand il déboule sur scène, fait du punk totalement barré et en plus cause créole, les gens hallucinent. Ça leur a mis une grosse claque. Les gamins sont les premiers à être venus nous serrer la main. Mais aussi des personnes handicapées, mentales et physiques, qu'on avait rencontrés pendant l'après-midi. Notamment des aveugles. Il y a des super belles images où ils brandissent leurs cannes en l'air au concert.

MW : Franchement, ils ont été accueillis en héros. On nous a même dit : « ce que vous faites est fantastique ». Parce qu'ici, le handicap reste tabou. Tu es touché d'un mal. Tu dois le cacher. Il n'y a pas de fierté possible. C'est important de montrer que la limite peut être une force, qu'elle peut emmener ailleurs.

DM : On a également passé trois jours en studio. On a rencontré pas mal de musiciens locaux. On a enregistré des morceaux qui sont vraiment très cool et qui seront bien sûr teintés de la musique de là-bas. Je pense que ce sera le prochain truc qu'on sortira.

Comment est-ce qu'on gère un groupe intégré comme celui-là ?

MW : Le Wild n'est pas plus dur à manager qu'un autre groupe. C'est même presque le contraire. Je dois moins faire face à des grandes questions existentielles ou d'ego. Puis, Damien est un expert de l'accompagnement. Moi, on m'a briefé. Tu vas dormir avec Nathan. Quand tu arrives dans la chambre, tu dois lui montrer ça, ça, ça et ça. Je lui explique. Je lui fais toucher le mur. Repérer où est la porte. Je l'amène où il doit aller. Mais ensuite, Nathan m'épaule. Il sait aussi comment je dois l'aider et il a énormément d'humour. Dans la chambre, il m'a dit : « Tu sais, tu peux te promener à poil, hein. De toute façon, j'y vois rien ».

À quoi il faut faire attention finalement ?

MW : Aux sensibilités et à quelques éléments de sécurité. Mais ça vaut avec tout le monde et partout. Les mêmes règles s'appliquent qu'aux autres êtres humains. Rester attentif. Être respectueux. À l'écoute. Comprendre la spécificité de chacun.

Wild Classical
Music Ensemble
Confined

Born Bad Records





rap

série-docu

© ROB KNUDSEN

Timeline : le rap belge tient sa série culte

TEXTE : NICOLAS CAPART

Si le rap belge ne cesse de briller, jamais encore ses 40 ans d'histoire n'avait été (si bien) narrés.

Saviez-vous que Daddy K était fan de Claude François, qu'ils portaient le même costume et avaient partagé la scène de Forest National ? Que Defi J avait participé au télé-crochet *Tête d'Affiche* sur la RTBF et éprouvé son cruel éventail dans les 90's ? Ou qu'une photo de Benny B plaqué au mur les bras sur la tête avait servi de générique à l'émission *Enquête* et lui avait valu les moqueries de ses potes pendant des années ? Autant de détails savoureux de la grande histoire du rap en Belgique, que nous conte Akro dans la série documentaire *Timeline*.

Cinq années se seront écoulées entre l'idée et la réalisation de cet ambitieux projet. « Après la case rap, je suis passé par la case média, et j'avais envie de raconter ce qui reste des légendes urbaines et du bouche-à-oreille. Raconter cette histoire qui a un peu disparu des radars. Alors que je voyais des documentaires sur le rap français année après année, pour témoigner de cette richesse culturelle, en Belgique francophone on n'a pas eu cette démarche-là. C'est de là que m'est venue l'idée de faire une série sur l'histoire du rap belge, il y a 5 ans. »

Sa rencontre avec le vidéaste Robin Knudsen va lui permettre de le réaliser. Ensemble, ils trouvent les ingrédients, les moments-clés et les projets qui ont le plus fédéré dans la sphère rap belge... Et créent cette ligne du temps, de 1984 à 2024, découpée en 8 épisodes. Si jusqu'ici les récits sur les prémices du rap noir-jaune-rouge débutaient toujours vers 89/90, avec la compile *Brussels Rap Convention* et l'album de Benny B, *Timeline* remonte à la préhistoire de notre culture hip-hop et demande à Daddy K, Defi J, TLP ou Fourmi comment le rap a atterri dans leur vie.

Akro

« J'avais envie de raconter ce qui reste des légendes urbaines et du bouche-à-oreille. »

Puis, il a fallu trouver les intervenants, passionnés et pertinents, et les convaincre de participer. Pour permettre aux anciens de parler à la nouvelle génération, aux plus jeunes de donner leur vision des anciens... Et d'ainsi réussir le pari de réunir un mouvement. « C'était l'enjeu ! Aujourd'hui le rap est partout. On voit des stars émerger, des Belges qui rayonnent dans toute la francophonie. Mais le devoir de mémoire n'avait jamais été rempli. Tout le monde connaît Damsa, Roméo, Shay ou Hamza, mais le public ignore d'où ils viennent et ce qu'il y avait ici avant. D'où l'envie de remonter à la source. Et l'utilité de cette ligne du temps. »

La force de *Timeline*, c'est d'avoir réussi à convier au générique toutes les générations de ces 40 ans de rimes. De Ya Kid K (voix de Technotronic) à Fresh, en passant par De Puta Madre, CNN, Pitcho, Starflam, James Deano, Gandhi, Scylla, Isha, Coely, L'Or du Commun, Peet ou Jeanjass & Caba (liste non exhaustive). « Le rap belge n'a pas commencé avec Roméo, même si c'est un rappeur hyper talentueux. Il y a eu un no man's land entre 2005 à 2015, durant lequel le modèle économique a été bouleversé, du vinyle au CD puis au MP3 et au streaming. Plein de gens ont essayé plein de choses sans être reconnus. Des chaînons manquants de l'histoire, qui devaient apparaître quelque part. »

Mais ce sont aussi toutes ces images d'archives inédites, ces vidéos sorties des tiroirs pour la première fois. « Il y a 20 ans en Belgique, il n'y avait ni média pour s'intéresser au rap, ni structure de production, ni subsidie... Juste des bribes d'initiatives, comme *Lezarts Urbains*, qui a accompagné les projets et documenté le mouvement. » Pour le reste, c'est une histoire de passionnés. Des gens comme Sonny Mariano de Melodiggerz, collectionneur de disques depuis plus de 30 ans. « C'est grâce à ces personnes qu'on a pu s'approprier ces archives incroyables, des mixtapes, des images en N/B, des vieilles cassettes VHS, essentielles pour raconter cette histoire. »

La RTBF a financé et soutient le projet *Timeline*, Tarmac en gère la promotion et Auvio la diffusion, en hébergeant les 8 épisodes de la série. Sans oublier un passage (en version condensée de 90 min) le 10 décembre sur Tipik. Et en espérant un intérêt des médias étrangers ou de grandes plates-formes, qui serait amplement justifié. « Pour l'anecdote, à l'époque du morceau BX Vibes, Scylla m'a proposé de participer. Je n'aimais pas trop son rap, alors j'ai refusé. Aujourd'hui je regrette, parce que le morceau pète. C'est ce qui va arriver à ceux qui n'ont pas répondu à nos mails. »



© SERGIO DE REZENDE

tournée

pop-contemporaine

ascendant vierge

INTERVIEW : NICOLAS CAPART

Depuis 2019, Mathilde Fernandez et Paul Seul forment ascendant vierge et sillonnent les routes. Aujourd'hui, ils publient leur 2^e album : *Le Plus Grand Spectacle de la Terre*.

Cinq années ont passé depuis la sortie d'*Influenceur*, hit fondateur dans la genèse d'ascendant vierge. Depuis, le tandem formé par la chanteuse belge d'adoption Mathilde Fernandez et le producteur français Paul Seul a parcouru du chemin et avalé des kilomètres de bitume. Enchaîné festivals et concerts "sold out", la promo, une Boiler Room, un concert pour Arte et des clips en pagaille jusqu'à retrouver le studio en février. Aujourd'hui, le groupe marque une pause et en profite pour sortir *Le Plus Grand Spectacle de la Terre*, dans la foulée d'*Une Nouvelle Chance*, l'an dernier. Un disque cinématographique, plus abouti et travaillé que son prédécesseur, ne serait-ce que dans sa proposition visuelle, qu'il leur tarde d'éprouver sur la scène du Zénith de Paris.

Paul, quel a été votre parcours musical pré-Mathilde ?

Paul Seul : J'ai commencé au collège, comme DJ. Je mixais du rap, puis je me suis mis à faire des prods. J'ai toujours été attiré par le côté électronique de la musique et j'ai appris sur le tas. En 2013, j'ai cofondé Casual Gabberz dont on a fêté la fin le mois dernier. À l'époque, la nuit parisienne était dominée par la minimale ou la maximale (Ed Banger, etc.) et ça nous ennuyait. Nous, on aimait le hardcore, le gabber, on trouvait qu'il n'y en avait pas dans le paysage club. Au début, c'était comme un défi, puis on s'est pris au jeu. Les gens ont kiffé, ça a fait des soirées puis des compilations et un label pendant une décennie.

Comment vos routes se sont-elles croisées ?

Mathilde Fernandez : Je découvre Casual Gabberz avec la compilation *Inutile de Fuir* en 2017. J'écoute religieusement, je rattrape mes lacunes, et je flashe sur le travail de Paul. Ce que j'aime, c'est que malgré le côté club et boum-boum, il y a des mélodies et une mélancolie qui me parlent directement. À l'époque, je terminais *Hyperstition* et j'avais envie de remixes. Alors j'ai écrit à Paul, pour lui proposer de remixer un morceau. Le lendemain, il m'a envoyé sa version d'*Oubliette*, qui s'avère être mon titre préféré du EP. Il y avait quelque chose à creuser. J'ai ensuite rencontré Paul à Paris quelques semaines plus tard... avec son pied dans le plâtre.

PS : Je m'étais cassé la jambe. J'ai d'ailleurs arrêté mon job de jour suite à cet accident. Entre Mathilde et moi, ça a été fluide tout de suite. Comme j'avais commencé par le hip-hop et bossé pendant des années avec un rappeur (*Mihás*, - *ndlr*), j'aimais bien le côté "moi je fais l'instru et toi tu mets du texte dessus". Je n'étais pas en recherche mais c'est un exercice que j'étais content de retrouver. D'autant que quand on le veut, Mathilde et moi, nous sommes efficaces... Après quelques semaines, on avait déjà pas mal de trucs. Ce qui est plutôt rare.

Et de cette entente immédiate naît le duo ascendant vierge.

MF : Tout a été très rapide en effet. Le courant passe bien, on s'écoute mutuellement, on s'envoie des tas de liens, je balance à Paul plein de morceaux - dont beaucoup jamais sortis à ce jour - en mode "voilà, je me traîne ça depuis des années...". J'étais dans une période où j'avais l'impression que mon projet s'enlisait, je passais d'une collab' à l'autre, pas toujours avec succès. J'avais envie d'autre chose, besoin de respirer, et c'est ce que ma rencontre avec Paul allait m'apporter.

Pour vous décrire, certains parlent d'hyperpop, de cyberpunk, de techno, de trance, du chant lyrique de Mathilde et de Mylène Farmer... Vous faites beaucoup fantasmer on dirait.

MF : Il y a en effet pas mal de fantasmes autour du style ascendant vierge, qui se raccroche à plein d'influences différentes, toutes post-modernes. Bien sûr, on s'approprie des codes de la musique techno et de l'électro. Mais, sur le disque précédent par exemple, il y avait un morceau reggae. Sur *Le Plus Grand Spectacle de la Terre*, *Lotus Noir* a des sonorités qui s'approchent d'une instru rap. Et on a voulu la couleur de ce deuxième plus rock, ne serait-ce que dans le traitement de beats, moins digital.

PS : Mathilde et moi avons un schéma bien précis, de nos influences et de vers où on veut aller, mais qui n'est pas très intéressant à décrypter. On se contente de dire qu'on fait de la chanson, de la pop, contemporaine si on veut... En tout cas, qui intègre dans le grand corpus de la pop des genres qui peut-être n'en faisaient pas partie avant. Mais ça n'a rien d'incroyable, tout le monde a toujours fait ça.

Y a-t-il des artistes/groupes dont vous vous retrouvez dans le son ou la démarche ?

MF : Il y a un groupe britannique qui vient de sortir son premier album, Sad Night Dynamite. Leur style est bizarre, un mix de hip-hop, d'électro, hyper cinématographique avec des voix autotunées. On va dire qu'on se rapproche de ce genre de projets un peu OVNI. Après, je ne me sens pas si loin de Gala quand on fait certains morceaux ou des trucs eurodance. Mais, en même temps, pas très éloignée de Balavoine... ou de Mylène bien sûr.

PS : À titre personnel, j'ai beaucoup plus écouté Michel Berger que Mylène Farmer, je ne sais pas si ça s'entend. Jean-Jacques Goldman aussi. Mes deux premiers achats CD, c'était Céline Dion.

Qui fait quoi au sein de votre duo ?

PS : C'est la Belle et la Bête (*rires*). On a chacun notre manière de gérer le stress, de se préparer pour monter sur scène, etc. Mais tout s'harmonise plutôt bien. On se répartit les tâches, ça tourne... Après, on a chacun nos spécialités. Sur des questions pointues d'écriture, je ne suis pas vraiment là. Puis sur des trucs de post-prod parfois, c'est elle qui est moins sur le dossier. Globalement, tout est partagé.

MF : C'est horizontal. Les choses se font sans réfléchir, instinctivement. Je pense que c'est la raison pour laquelle ça se passe aussi bien. On ne s'est jamais disputés ! D'autant qu'au-delà d'ascendant vierge, on a aussi monté notre label, 12 Stars, donc c'est un boulot à 360° désormais.

Pendant trois ans, ascendant vierge a enchaîné les concerts. Le genre de tournée qui génère son lot d'anecdotes.

MF : Vers la fin du Covid, tout était incertain. On ne savait pas si on allait pouvoir partir en tournée ou s'il faudrait encore attendre plusieurs mois. Finalement, on a accepté un concert en Allemagne, qui s'est transformé en deux dates car la jauge était réduite pour raisons sanitaires. Le public était debout sur des croix tracées au sol pour respecter la distanciation sociale. Les gens avaient le droit de danser tout seul mais pas de se coller, ça donnait l'impression d'un cours d'aérobic bizarre. Des mois plus tard, on est invités aux Nuits Sonores à Lyon. On arrive sur place, je ne fais pas trop attention au lieu, on va se préparer puis arrive l'heure du concert. À l'époque, je débarquais sur scène façon "Dragon Ball Z" et là, d'un coup, je me retrouve face à une foule de 5.000 personnes. Les gens étaient surexcités et connaissaient les paroles. J'étais sous le choc... Après le show, il m'a fallu une demi-heure avant de reparler.

Cette année, vous avez pu retrouver le studio et publier *Le Plus Grand Spectacle de la Terre*. Un album à l'esthétique léchée et un titre évocateur.

PS : C'est celui de l'album mais aussi du dernier morceau. On a développé ce que le texte de Mathilde nous évoquait, cette fin du monde à laquelle tout le monde assiste en applaudissant ou en pleurant... Cela renvoie au monde d'images dans lequel on vit. C'est toute l'humanité mais en même temps c'est notre duo, à la veille de donner notre plus grand spectacle. Soudain tout fait sens.

MF : Paul et moi avons besoin de créer. On a enfin pu le faire en février et sortir ce deuxième album à la rentrée. Avec un concept fort et un gros travail sur la vidéo. Aujourd'hui, on est sur la fin de la promo et tout droit vers le Zénith, le 30 novembre prochain... après ça, on se repose.



©CÉCILE CHABERT

album

voyages

Lubiana

TEXTE : LUC LORFÈVRE

L'artiste belgo-camerounaise explore ses racines africaines sur *Terre Rouge*, un album spontané, organique et vibrant de féminité où s'invite Gaël Faye.

Des yeux qui se lovent entre le bleu et le vert, une chevelure afro, le sourire lumineux, la peau ni blanche ni noire (elle nous en reparlera), le « sang mêlé » comme le chante et l'écrit son ami Gaël Faye... Né d'une maman belge et d'un papa camerounais, Lubiana est à l'image de sa musique. Rayonnante, sans frontières, pleine de vie, de couleurs et de contrastes. Deux ans après *Beloved*, elle nous revient avec *Terre Rouge*, un album qui la rapproche un peu plus de ses racines et souligne son âme de bilingueuse. Chez elle, le parcours artistique s'est toujours confondu avec la quête existentielle. « Dans *Beloved*, je parlais déjà beaucoup "d'apprendre à m'aimer", explique-t-elle. Avec *Terre Rouge*, je poursuis cette recherche. Comme mon grand-père le dit : "pour savoir où l'on va, il faut savoir d'où l'on vient". Et donc, apprendre à m'aimer, ça signifiait aussi pour moi une reconnexion à l'Afrique. »

Enregistré on live

Terre Rouge s'est nourri de voyages. Lubiana est retournée sur les terres de ses ancêtres, au Cameroun. Elle a aussi fait résonner sa kora au Rwanda, en Gambie, au Sénégal et au Mali où elle

a capté une ultime session avec Toumani Diabaté avant sa disparition en juillet 2024. Fruit d'un long cheminement (« J'ai écrit 60 chansons pour ce disque et il m'en a fallu exactement 21 pour créer le premier titre de l'album »), *Terre Rouge* a pourtant été enregistré dans l'urgence, en six jours à peine, dans un studio parisien planté à Saint-Germain-des-Prés. « J'aspirais à un album plein de vie, loin du son aseptisé des productions léchées. Je voulais faire ressortir la spontanéité de la première prise, entendre le bruit des doigts glissant sur les cordes et capturer l'âme des musiciens qui jouent. »

Lubiana

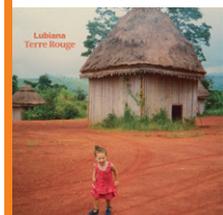
« Se posait pour moi la question de savoir à quelle culture j'appartenais. »

Dominé par la kora, les sons organiques, la voix de Lubiana et sa poésie éclairée jamais loin des déclarations des griots, *Terre Rouge* est plus africain que *Beloved*. Les aspirations pop sont effacées, le message plus affirmé. On entend du bambara (la langue principale au Mali) et du bangoua que parle sa famille paternelle. Et si Lubiana chante encore en anglais, c'est le français qu'elle utilise cette fois pour exprimer ce qu'elle ressent au plus profond d'elle-même, notamment sur les autobiographiques *Grand-Père*, *Bien-Aimée* et, on y revient donc, *La Blanche*. « Quand j'ai grandi en Belgique, on me trouvait trop noire. Quand je retournais au Cameroun, on s'étonnait de ma peau claire et on me surnommait "la blanche". Ces termes "noir" et "blanc" m'ont longtemps pesé. Au-delà de la connotation raciste, se posait pour moi la question de savoir à quelle culture j'appartenais. Finalement, je me rends compte que cette "différence" est un cadeau. Le fait de vivre constamment ce sentiment d'être une "étrangère", peu importe l'endroit où je me pose, me permet d'avoir beaucoup plus de compassion et d'ouverture d'esprit. »

Ode aux femmes africaines

Initié par des amis communs, notamment Quentin Mosimann qui la suit depuis sa reprise de Bill Withers *Ain't No Sunshine* dans la première saison de *The Voice Belgium*, sa rencontre avec l'écrivain et chanteur franco-rwandais Gaël Faye débouche sur le magnifique titre *Farafina Mousso*. Plus qu'un duo, *Farafina Mousso* ("Femmes d'Afrique" en bambara), est une ode vibrante aux Rwandaises victimes de la guerre civile et à toutes les femmes africaines. « J'avais adoré le livre de Gaël Faye, *Petit Pays*, et été particulièrement interpellée par sa chanson Métis dans laquelle il utilise cette notion de "sang mêlé". Quand j'ai écrit *Farafina Mousso*, j'ai pensé directement à lui. Il refuse généralement ce genre de collaboration mais là, il m'a dit que mes mots avaient réveillé des souvenirs en lui. Gaël m'a invitée au Rwanda alors qu'il travaillait sur son nouveau roman *Jacaranda*. Nous sommes allés à la rencontre de toutes ces femmes célébrées dans la chanson pour leur faire partager ce qu'elle raconte. »

Lubiana
Terre Rouge
6&7





©MICHEL DE BOCK

album

trad

Driss El Maloumi Trio & Watar Quintet

TEXTE : VANESSA FANTINEL

Sur *Details*, le très beau nouveau disque de Driss El Maloumi, le oud rencontre le quintette à cordes tandis que les harmonies d'Orient et d'Occident se mêlent en une rivière colorée, odorante et sensuelle.

Driss El Maloumi, personnalité délicate et généreuse, ne fait pas un secret de sa quête du "tarab", "extase musicale", ressentie aux premières vibrations de l'enfance, à la maison, dans le chant de sa mère.

Né au Moyen Orient il y a plus de 4.000 ans, le oud n'a sans doute plus beaucoup de secrets pour lui. « *Quand on était petits, on avait deux passe-temps très importants : le football et les percussions. (rires, – ndr) C'était mon premier contact avec la musique. Je chantais aussi dans une chorale et c'est là que j'ai découvert le oud. C'était un coup de foudre inexplicable, un appel intérieur. Et c'est devenu un confident.* »

Un confident et un vecteur, pour lui qui aime susciter la rencontre des genres et des traditions. Pour ce nouveau disque, Driss El Maloumi mûrissait depuis longtemps une œuvre pour oud et orchestre ; ses tournées avec Jordi Savall et l'ensemble Hespèrion XXI avaient amorcé cette alliance. Car, bien qu'enregistré avec le Watar Quintet, *Details* a d'abord été composé pour oud, percussions et orchestre symphonique. Pour l'artiste, cette fascination remonte, encore une fois, à la jeunesse marocaine : « *J'étais ébloui de les voir jouer chacun séparément et créer un*

résultat collectif magnifique. Pour l'enfant que j'étais, c'était magique. »

Mais, face au vaisseau de l'orchestre, le quintette à cordes présente l'avantage d'une souplesse logistique (et budgétaire) pour explorer et exporter cet univers harmonique. Les arrangements de l'orchestration, signée par Javier Vasquez, ont été réalisés en concertation avec l'artiste espagnol Javier Blanco, pour préserver la spécificité du quintette ainsi que les détails qui suscitent émotion et rondeur.

"Watar" signifie "cordes" en arabe. L'ensemble a été formé pour l'occasion par la violoniste Silvia Bazantova : avec elle, aux côtés des fidèles percussionnistes Saïd El Maloumi et Lahoucine Baqir, prennent donc place Amèle Metlini (1^{er} violon), Marie Ghitta (alto), Annemie Osborne (violoncelle) et Adrien Tyberghein (contrebasse).

Silvia raconte : « *Il fallait des musiciens avec une solide base classique mais aussi une expérience de studio... et qui soient à l'aise avec l'improvisation* », car le but premier était l'enregistrement du disque. « *Travailler avec Driss a été un cadeau : c'était une grande équipe et nous devons travailler rapidement mais il a su mettre tout le monde à l'aise. Il est d'une noblesse et d'une humilité incroyables alors qu'il est extrêmement talentueux. Et il nous mettait tous sur un pied d'égalité, ce qui n'est pas toujours le cas dans nos milieux de "musique savante".* »

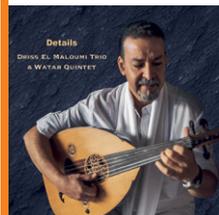
Silvia Bazantova – Watar Quintet

« Travailler avec Driss a été un cadeau. »

Details ("Taffasil" en arabe) reflète aussi cette personnalité chaleureuse, en honorant la simplicité du quotidien. Parfums, humeurs, instants peuplent les huit titres du disque, ainsi que les personnes qui les ont parfois inspirés. Silvia Bazantova confie ainsi sa tendresse pour *People of the dawn*, un morceau dédié aux « gens de l'aube », personnel de cuisines ou de nettoyage, par exemple, acteur-rices des « tâches nécessaires qui s'accomplissent bien avant les heures de bureau ».

En tant qu'oudiste, Driss El Maloumi confie qu'on lui a parfois reproché de bouleverser les traditions et de n'avoir pas choisi un instrument berbère. Mais, outre qu'il n'estime pas avoir « choisi » son instrument, il évoque ce qu'il nomme « *l'appel intérieur vers les autres* ». Car le "tarab", est là, au milieu, dans le partage, dans ce voyage, à travers lequel il redécouvre aussi la grandeur de son identité.

Driss El Maloumi
Trio & Watar
Quintet
Details
Zig Zag World





EP

soul.jazz

© CAMILLE DOYEN

JAZMYN

TEXTE : LOUISE HERMANT

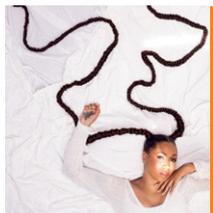
L'autrice-compositrice bruxelloise fait les présentations avec *Chapter One*, un EP à la croisée du jazz, de la neo soul et du R&B dans lequel elle aborde sans détour la santé mentale.

« Le premier EP, c'est comme un accouchement. Quand tu vois le bout, quand tu arrives à son terme, il est vraiment temps que ça sorte, tu n'en peux plus ! » Début octobre, *Chapter One* a enfin vu le jour. La gestation aura duré quelques années. Après des formations à Londres et Anvers, une multitude de jam sessions et de concerts dans des bars et une victoire au Concours Circuit lors de l'édition 2022, JAZMYN donne naissance à quatre titres et trois interludes. Des morceaux composés dans un premier temps à l'aide d'un ukulélé trouvé en brocante, remaniés par la suite avec ses musiciens Florian Decembry, Charline Flamman et Pierre Ferrand.

Biberonnée au jazz pendant son enfance, la fan d'Ellie Fitzgerald et de Keziah Jones ne cache pas ses influences neo soul et R&B mais préfère ne pas s'enfermer dans un style musical. « Je ne veux pas me mettre de barrières à ce niveau-là. Sinon, on se bloque et on s'enferme créativement. Il faut se laisser porter par ses inspirations. Et ensuite parvenir à apporter sa propre touche. » JAZMYN estime se démarquer

par l'importance qu'elle accorde au texte. « Dans la musique soul, ce n'est pas toujours le cas. On va plutôt se concentrer sur la vibe, les vocalises ou les arrangements musicaux. »

Dans cette première livraison, Jasmine Ouattara aborde des sujets importants, sensibles et intimes autour de la santé mentale, la dépression, le sens de la vie, l'anxiété ou encore les pensées suicidaires. L'autrice-compositrice préfère directement jouer carte sur table et ose la vulnérabilité. Pas de filtres ni faux-semblants. « Avec moi, "what you see is what you get". Je parle beaucoup, tu vas le comprendre tout de suite. Mes défauts, tu vas les voir tout de suite. Pareil pour mes obsessions, mes manies. Je ne veux pas créer de person-nage. Je ne veux pas monter sur scène en portant un masque. Au contraire, je fais de la musique pour l'enlever. »



JAZMYN
Chapter One
Autoproduction



album

chanson

© LYDIE NESVADBA

Mélanie Isaac

TEXTE : VANESSA FANTINEL

C'est toujours un plaisir de retrouver Mélanie Isaac : d'un disque à l'autre, d'une bulle sonore à la suivante, on se relie sans difficulté à la voix nue, à l'intimité et aux textes d'une singularité rare.

Si *En attendant Nico* évoque la jeune existence qui partage maintenant sa vie, le disque n'a pas de prétention autobiographique. Dans *Une fleur sur le piano*, par exemple, elle tente d'imaginer comment elle vivrait le déchirement d'un exil. « Évidemment, quand on écrit on y met toujours une part de soi. Mais je veux créer des objets dans lesquels les gens peuvent se projeter, pas raconter ma vie. Ce titre, c'est une ode à faire survivre la poésie quoi qu'il advienne. »

À travers ces 9 chansons (certaines co-écrites avec le fidèle parolier Antoine Graugnard), on traque *Le sublime ordinaire*, la « vraie vie » derrière les séances de yoga et on déterre une boîte dorée ensevelie au pied du tilleul. On creuse la terre pour en exhumer la poésie qui, deux ans après *Surface*, quatre ans après *L'inachevée*, se sert au piano-voix. « J'ai travaillé avec des musiciens mais la veille du studio, j'ai préféré commencer par enregistrer seule. J'avais envie de m'autoriser cette trame-là, même si ça reste un défi en termes de légitimité.

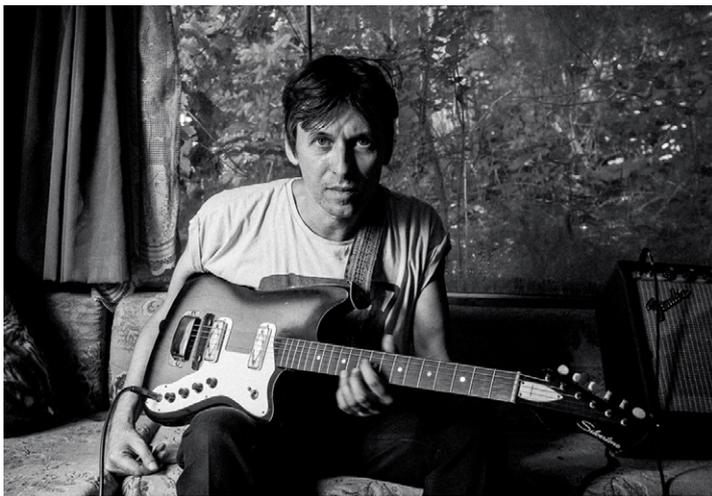
« Ça me faisait très peur mais plus ça me faisait peur, plus je me disais que c'est ça que je devais faire. »

La production, confiée à Maxime Wathieu, agit sur cette trame, soignant le son des touches et la portée des échos, la rondeur, la chaleur. « Il me connaît bien, il a déjà sonorisé mes concerts et je ne l'ai pratiquement pas dirigé, je lui fais confiance. On a essayé de garder le squelette des morceaux en essayant de moderniser l'idée du piano-voix. Il a opéré un super travail de "sound design" : sur ce disque, j'ai voulu être au plus proche de ce que je fais quand je suis toute seule chez moi. »

C'est ainsi, seule au piano, que Mélanie présentera le disque au Botanique, le 12 décembre prochain. Elle et nous, comme dans son salon.



Mélanie Isaac
En attendant Nico
melanieisacat
music



album

pop-cinéma

©OLIVIER DONNET

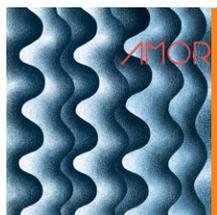
Clément Nourry

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Cheville ouvrière de collectifs aussi essentiels que Yôkaï, Under The Reefs Orchestra ou The Soldiers of Love, le guitariste Clément Nourry explore également ses tourbillons personnels en solitaire.

Troisième album délivré sous sa véritable identité, AMOR épouse les vibrations du monde par le biais d'une trame instrumentale brodée au plus près du cœur. « Enregistrer en solo, c'est comme voyager tout seul, avance-t-il. Certaines personnes trouvent ça angoissant. Moi, je dirais que c'est excitant. C'est une liberté d'action totale, mais aussi une plongée dans l'inconnu. Partant de là, il faut s'écouter, suivre ses intuitions... » Fruit de sept années de gestation, AMOR arpente des émotions glanées lors de virées au Bénin, en Argentine, au Mali, au Japon ou sur les chemins de traverse du Vieux Continent. Onirique, cinématographique à souhait, la musique de Clément Nourry traverse des décors imaginaires : de vastes plaines et des paysages désertiques, balayés par les vents ou arrosés d'un soleil brûlant. D'innombrables bestioles peuplent par ailleurs les territoires orchestrés par le musicien : *Serpent*, *Coyote* ou *Antilope* sont ici des morceaux esquissés sur les cordes d'une guitare électrique. « Ces titres découlent de mon intérêt pour

le travail de Bernie Krause. C'est un bioacousticien américain, spécialisé dans le "field recording". À force d'enregistrer des sons en pleine nature, il a documenté la disparition des écosystèmes. Grâce à ses spectrogrammes, on peut en effet observer l'évolution des courbes sonores. Chaque animal possède sa propre bande de fréquences qui, au fil du temps, varie ou s'amenuise en fonction de l'activité humaine... » Entre quête initiatique et prospection impressionniste, l'ouvrage de Clément Nourry rappelle les grandes bandes originales signées, il y a quelques années, par des artistes comme Neil Young (*Dead Man*) ou Ry Cooder (*Paris, Texas*). Autant de sons et d'images qui défilent et résonnent. Par AMOR du goût.



Clément Nourry
AMOR
Capitane Records



album

contemporain

©FRANCK MORAND

Jean Louis Marchand

TEXTE : BERNARD VINCKEN

« Je pleure sur la route, je roule... » comme aurait pu le dire Jack Kerouac. Un album disponible via le label SOOND.

Une musique aux confins du contemporain, du jazz, de la poésie : Jean Louis Marchand s'embarrasse peu des frontières. Nomade en studio mobile, il parcourt son pays de naissance, le Centre Est de la France, fin 2021, pour y récolter des sons, des contributions, des inspirations, des reconforts. Il vit aujourd'hui à Bruxelles depuis une collaboration avec Thierry De Mey. « C'est une ville qui m'a blasté. » Notre conversation le saisit en pleine vérification du test pressing de son nouvel album : « J'ai carrément produit un double vinyle, un truc énorme qu'on ouvrira, qu'on pourra regarder, avec cette belle photographie de Grégory Dargent ». Mélancolie (surtout), menace (parfois), et ces phases du deuil que sont tristesse (*La nuit était déjà tombée*), déni (*Gorge serrée*) ou colère (*Les péripéties de la réalité*), se diffusent à l'écoute de la vingtaine de morceaux qui retracent un intime et déchirant retour aux origines : « En pleine rupture avec la maman de mes enfants, je cherchais des choses à faire pour quitter Bruxelles, mettre tous mes ins-

truments dans une voiture et partir sur la route, retrouver des gens ». Entre les Vosges, le Morvan ou le Beaujolais, le musicien improvise, capte les sons qu'il croise (la fanfare de *Dans la nuit*) ou enregistre avec les musiciens qu'il rejoint, musiciens de toutes les générations dont Jacques Di Donato, qui a plus de 80 ans. Avec son Rhodes et ses clarinettes, Jean Louis Marchand dévoile une sensibilité éraflée et protéiforme. On pense à Hildur Guðnadóttir (*Là-bas*), avec son violoncelle remplacé par le violon de Ruben Tenenbaum. Jean Louis Marchand aborde la chanson (*Suzanne*), avec la voix de Jeanne Barbieri. Son jeu au clavier évoque Jozef Demoulin (*Les solitudes*). *Je ne suis pas tombé* est un titre pris à une poétesse syrienne : « Quand je l'ai découvert, je me suis dit, waouh, ça, ça me plaît beaucoup. C'était il y a longtemps, mais là, ça a refait sens. ». C'est comme jouer avec le feu, marcher les yeux fermés au bord de la falaise, mais c'est aussi le constat, étourdi, de celui qui se relève dans l'adversité, celui de la vie qui, inlassable, continue.



© DENIS GUERDON

album

anniversaire

Benoît Mernier

ENTRETIEN : STÉPHANE RENARD

Il publie un disque consacré à l'orgue baroque allemand, achève une pièce symphonique pour l'OPRL et s'attaque à un nouvel opéra pour l'ORW. Organiste et compositeur, Benoît Mernier fête ses 60 ans avec un agenda toujours aussi chargé. Rencontre avec un infatigable de la partition.

Ses racines plongent dans cette province qui, dans les années 1980, revendiquait "une ardeur d'avance". Ce qui explique sans doute, sous un vernis de réelle modestie, le bouillonnement incessant qui anime Benoît Mernier. En tant qu'interprète, où il s'est révélé l'un de nos grands organistes. En tant qu'enseignant au Conservatoire de Bruxelles, où il épanche sa soif de transmission. Et en tant que compositeur bien sûr, avec une pléiade d'œuvres, de récompenses et de succès.

Comment est née votre passion pour l'orgue ?

Âgé d'une dizaine d'années, j'ai assisté à la construction d'un orgue dans l'église où se rendaient mes parents. L'organiste local exécutait de très belles pièces. J'ai tout de suite été fasciné par cet instrument. J'ai aussi eu la chance de rencontrer à Bastogne, ma ville natale, l'organiste Firmin Decerf, avec qui j'ai étudié durant mon adolescence. Il m'a ouvert les portes de la création car il improvisait très souvent. J'ai eu l'impression que cet aspect créatif était quelque chose de naturel. Avec l'innocence de la jeunesse, je me suis mis à improviser et à créer, alors que je ne connaissais pratiquement rien du répertoire et des compositeurs pour orgue...

Vos études au Conservatoire de Liège vous ont conforté dans cette voie ?

J'y ai vécu des rencontres déterminantes. Avec l'organiste Jean Ferrard, j'ai découvert les pratiques historiquement informées. J'ai ensuite terminé ma formation avec un autre très grand organiste, Jean Boyer. Mais Liège, c'était surtout la pédagogie de l'ouverture et de la transversalité. Il y avait de la musique ancienne, de la musique électronique, des cours d'improvisation collective... La cantine était un lieu où l'on refaisait le monde. J'ai évidemment croisé la route de Claude Ledoux, Henri Pousseur, Bernard Foccroulle...

Benoît Mernier

« Seul le public décide du succès d'une œuvre. »

Sans oublier Philippe Boesmans...

Évidemment. C'est lui qui, un jour, à la cantine justement, m'a abordé, moi le grand timide. On lui avait dit que je composais et il voulait m'entendre. Suite à ses encouragements, j'ai composé ma première pièce d'ensemble. Elle a été interprétée notamment par Jean-Paul Dessy, Michel Massot et Fabrizio Cassol, sous la direction de Patrick Davin, qui étaient alors tous étudiants. Une émulation incroyable.

Boesmans, dont vous avez achevé à sa demande, avant son décès, l'opéra *On purge bébé*, vous a-t-il particulièrement marqué ?

À l'évidence. Il a été important pour moi car il connaissait les exigences de la création, avec tout ce que cela suppose de solitude et de doute. Son enseignement était empreint de son expérience, qu'il transmettait tout en douceur. Son soutien psychologique, très subtil, nous permettait de dépasser nos craintes.

À quelles sources s'abreuve votre imaginaire musical ?

Elles sont multiples. La littérature, la peinture et la musique bien sûr... Un jour, je peux me passionner pour Schumann, Brahms ou Wagner. Et le lendemain pour Monteverdi. Quand j'écoute une œuvre, c'est comme si elle était la seule à exister dans l'humanité. Je me l'approprie. J'ai ainsi récemment écouté la 5^e de Mahler par des étudiants du Conservatoire de Bruxelles et j'ai vraiment eu le sentiment de l'entendre comme si c'était la première et la dernière fois. Sans nostalgie, avec une forme d'urgence, mais dans le calme. Lorsque j'écoute une pièce, elle m'est complètement nécessaire. Mais cela ne vire jamais au fétichisme ! (rires, - ndr)

Votre actualité discographique chez Cypres rend hommage à l'orgue baroque allemand, avec Buxtehude, Bruhns et Bach. Un socle essentiel à tout organiste ?

Sans aucun doute car c'est un répertoire extrêmement nourissant. Mais j'évolue. Il y a 20 ans, j'étais plutôt dans une phase d'observation. En tant qu'interprète, c'est comme si j'étais aux premières loges face au répertoire, essayant de comprendre comment il fonctionne. À présent, je suis davantage au stade de l'étonnement renouvelé et du ravissement. Ce qui a aussi été décisif pour ce disque, c'était de pouvoir l'enregistrer sur le nouvel orgue de l'église Saint-Loup, à Namur. Cet instrument à la croisée de l'Allemagne du Nord et de l'Allemagne centrale est une magnifique réussite de la Manufacture Thomas.

Benoît Mornfor

« J'ai toujours eu du mal avec l'abstraction. »

Sur le plan de la composition, est-il exact que vous achevez en ce moment un diptyque symphonique pour l'OPRL ?

Je concrétise un projet entamé en 2019 avec la création pour Ars Musica de ma pièce instrumentale *Comme d'autres esprits*. Elle a été jouée par l'OPRL sous la direction de Gergely Madaras, qui l'avait appréciée et dès lors suggéré de lui donner une suite. Elle s'appellera *Sur un ciel immense* et est dédiée à la mémoire de Philippe Boesmans. Elle sera créée par l'OPRL à Liège le 17 janvier 2025 et le lendemain à Bozar.

Autre projet en cours, un nouvel opéra autour de *Bartleby*, la célèbre nouvelle de Melville. Vous levez un coin du voile ?

Il s'agit d'une commande de l'Opéra Royal de Wallonie, programmée pour 2026. Son nouveau directeur, Stefano Pace, voulait une création contemporaine d'importance. J'ai eu carte blanche et je pourrai m'appuyer sur les chœurs et l'orchestre au complet. Ce sera pour moi l'occasion de retrouver à la mise en scène Vincent Boussard, avec qui la collaboration avait été idéale lors de mon premier opéra, *Frühlings Erwachen*, créé à la Monnaie en 2007. Je souhaitais vraiment retravailler avec lui. Quant au livret, il sera signé par le très talentueux Sylvain Fort, qui a réussi le pari d'adapter cette étonnante nouvelle.

Le succès de vos œuvres doit beaucoup à leur accessibilité. La preuve que la musique dite "contemporaine" a un bel avenir si on ne l'emballe pas dans un intellectualisme dissonant à l'excès ?

Difficile pour moi d'en parler ! Mais j'avoue que j'ai toujours eu du mal avec l'abstraction. Quand je compose, je dois être en phase avec ce que j'ai envie d'être. Je ne pense pas que le public apprécie un concept pour lui-même mais je crois en revanche qu'il éprouve avant tout le besoin de ressentir. Cela dit, si une œuvre doit toucher, ce n'est pas le compositeur mais seul le public qui décide de son succès !

Benoît Mernier Bach Buxtehude Bruhns

Cypres



album

années-folles

©LARA HERBINIA

Kiki à Paris

INTERVIEW : VANESSA FANTINEL

Dans le Paris bohème des années 20, Alice Prin dite "Kiki", partie de rien, s'est imposée sur la scène artistique notamment comme modèle : *Le Violon d'Ingres* de Man Ray, la femme-violoncelle, c'est elle.

Sur l'album, vous voyagez entre les registres classique (Debussy, Poulenc...) et populaire (Barbara, Birkin, Hoshi...) et vous avez choisi d'illustrer la démarche par la figure de Kiki.

Vous revendiquez une forme d'émancipation ?

Albane Carrère : Le disque s'appelle *Kiki à Paris* : Paris, parce que c'est en français mais c'est vrai que, toutes les trois, on avait envie de réaliser un disque "culotté". Sur l'enregistrement, les chansons sont un peu mélangées. En concert, le spectacle est plutôt construit en crescendo. On vit une époque où le corps de la femme se libère, sa parole et sa pensée aussi, et on voulait un projet qui porte cette réalité. Plus personnellement, en tant que chanteuse, c'était jouissif de pouvoir me concentrer sur ce que j'avais à dire. Le lyrique, c'est toujours un peu sportif, il y a beaucoup de longues phrases avec, souvent, un aigu à la fin et c'est toujours un petit défi. Il faut se concentrer sur la formation du son et, quand vous arrivez au bout, vous êtes content, c'est la récompense de tant d'années de travail et de discipline. Et ça me plaît mais, dans ce répertoire-ci, je peux vraiment dire les choses de manière plus évidente et ressentie. Ce disque, c'est un plaisir complet, complémentaire. On est aussi très assorties, avec mes

compagnes musiciennes. Elsa est quelqu'un de très moderne, dans son approche musicale et ses idées, et Magali apporte une petite touche rock que j'adore.

Vous êtes en trio avec Elsa de Lacerda et Magali Rischette, les arrangements sont de Jean-Luc Fafchamps. Comment avez-vous sélectionné les morceaux ? Chacun a donné ses idées. Personnellement j'avais envie de chanter Piaf et Barbara mais je n'aurais jamais imaginé toucher aux chansons de Brigitte Fontaine ou de Juliette, qui sont des propositions de Jean-Luc. Il a aussi apporté sa propre composition sur *Je voudrais pas crever* de Boris Vian et c'est Elsa qui a proposé Dalida... C'est vraiment une combinaison de ce qu'on avait chacun et chacune envie de faire.

Le disque se présente comme une « véritable déclaration amoureuse ». À qui s'adresse-t-elle ?

On adore ces chansons et il se fait que, par hasard, nous nous sommes retrouvées autour du disque à un moment où l'on était chacune à un tournant de nos vies personnelles et musicales. Ces textes racontent des histoires d'amour ratées... ou réussies. La vie quoi ! J'espère que le public aura envie de les prendre à son compte et de les adresser à qui il veut.



Frédéric Maréchal

TEXTE : LUC LORFÈVRE

Approche collaborative avec son équipe, billet unique “all access”, nouveaux festivals, amélioration de l’accessibilité pour le public non bruxellois... Un an et demi après son entrée en fonction comme directeur général du Botanique, Frédéric “Fred” Maréchal a imposé un leadership à son image, plein de bons sens et de roots. Portrait.

Vendredi 4 octobre 2024 au Botanique, à Bruxelles. Il est 18h30. Les vétérans grunge de Mudhoney terminent leur soundcheck à l'Orangerie alors qu'à une trentaine de mètres de là, Uniform, la formation noisy de New York, teste l'acoustique de la Rotonde en prévision d'un show qui s'annonce tout aussi fiévreux. Une soirée comme tant d'autres pour l'équipe du centre culturel de la Fédération Wallonie-Bruxelles qui compte 61 personnes. Une journée comme tant d'autres pour Frédéric Maréchal, nommé directeur général en mars 2023 pour un mandat de 5 ans. "Fred", comme tout le monde l'appelle ici, a quitté son bureau et arpente les couloirs des serres. Il discute avec l'agent belge de Mudhoney, règle un dernier problème avec Pascale Bertolini, attachée de presse des lieux, discute avec le responsable de la sécurité. Tout le monde se tutoie. Chacun sait ce qu'il doit faire et ce n'est pas l'enthousiasme qui manque. Après avoir avalé un curry au catering, il passera d'une salle à l'autre pour s'imprégner de l'ambiance et goûter aux plaisirs de l'instant présent. À l'ultime rappel de Mudhoney, on le croquera encore devant les portes de l'Orangerie, un paquet de flyers à la main qu'il distribuera aux spectateurs.

Lo Plan Maréchal

Le jury chargé d'examiner les candidat-es à la succession de Paul-Henri Wauters, l'ancien directeur des lieux qui profite désormais de sa retraite, ont pris leur décision à l'unanimité. Frédéric Maréchal, présentait un CV en béton. Il a organisé ses premiers concerts lorsqu'il était étudiant en Langues et Lettres à l'UCL, à Louvain-la-Neuve. Après avoir enseigné la littérature, le virus de la musique a pris définitivement le dessus. Création de l'asbl Court-Circuit en 1992, lancement du Boogie Town Festival deux ans plus tard, directeur du Centre Culturel René Magritte, à Lessines, en 2004, où il a créé le Roots & Roses Festival en 2010. C'est du solide. « *Le conseil d'administration du Botanique m'a dit que je cochais beaucoup de cases, commente-t-il modestement. Je ne sais pas si ça a joué dans leur choix mais j'avais expliqué dans ma lettre de motivation qu'il n'y avait que le Botanique qui pourrait me convaincre de quitter Lessines.* »

S'il est né à La Louvière en 1966, c'est effectivement à Lessines, au bord de la Dendre, que s'est construit humainement et professionnellement ce fils de boucher. « *Pour le Roots & Roses Festival, je suis parti de rien. Il n'y avait que de l'herbe et des bonnes volontés. Du coup, tout ce que tu entreprends, c'est forcément mieux. Il n'y a aucun point de comparaison. Le Botanique est, par contre, une référence absolue, tant en Fédération Wallonie-Bruxelles qu'à l'échelon international. C'est un cinq étoiles. Sous l'impulsion de mon prédécesseur et de l'équipe toujours en place, le Botanique s'est imposé comme le lieu de toutes les excellences au niveau des musiques actuelles et des arts plastiques. Quand on reprend la direction générale d'une telle institution, il faut savoir rester humble, ne pas vouloir tout chambouler, ne pas stagner non plus et donner progressivement de nouvelles orientations.* »

La «Fred touch»

Le 13 mars dernier, lors de la conférence de presse de la 31^e édition des Nuits Botanique, la première sous «l'ère Maréchal», les observateurs avaient déjà pu sentir le souffle du changement, dans la sobriété, avec un "Fred" laissant passer le micro à tous les membres de sa team. « *Je suis comme ça.* » Une question de personnalité, sans doute, mais pas seulement. « *Avant de diriger une équipe, il faut s'y intégrer et voir comment elle fonctionne. J'ai d'excellents collègues et, pour certains projets dont il faut assurer la pérennité, ils ont autant, voire plus de légitimité que moi, pour en parler.* » Un exemple ? « *Le bureau de programmation du Bota est composé de trois personnes : Olivier Vanhalst, Thomas Konings et moi-même. Soit trois programmeurs issus de générations différentes, avec des profils différents et des sensibilités musicales différentes. Nous proposons pas loin de 1.000 lives par an. Chaque note de musique qui est diffusée au Botanique est le résultat d'un choix de l'équipe. Toutes nos décisions sont collégiales. Il me semble donc logique de donner un visage tri-céphale quand on présente nos concerts aux médias.* »

Nouveaux défis

Alors que les chantiers sont plus que jamais d'actualité (après les Serres, c'est la Rotonde et puis l'Orangerie qui vont être transformées), le Botanique garde sa ligne éditoriale mais innove, tant dans sa manière de mettre en lumière ses activités que dans son organisation pratique. Longtemps souhaité par le public, le principe du ticket unique est enfin devenu une réalité. Validée par les spectateurs, la journée «All Access», des Nuits Botanique 2024 a marqué les esprits. Pour un ticket unique (38,50 euros en prévente), il était possible de voir vingt-cinq concerts occupant les quatre scènes du festival de midi à très tard dans la nuit. Soit un vrai festival dans le festival. Cette édition avait aussi gagné le pari de faire cohabiter musique et arts plastiques. « *Le galop d'essai ayant été concluant, le principe du ticket unique donnant accès à tous les concerts d'une même journée sera généralisé pour l'édition 2025 des Nuits, qui se déroulera du 15 au 25 mai sur une scène extérieure en plein air (plus de chapiteau donc, - ndr) et deux scènes intérieures* », se réjouit-il.

Frod Maréchal

« *Il n'y avait que le Botanique qui pouvait me convaincre de quitter Lessines.* »

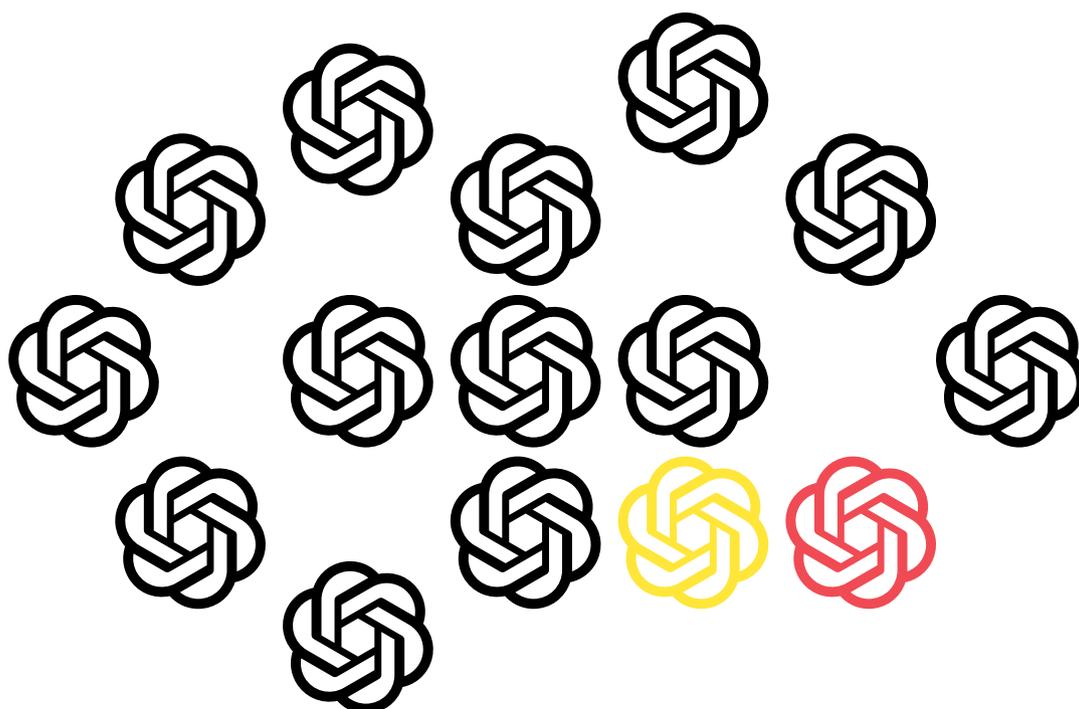
Un regard extra-bruxellois

Mais le Bota a déjà frappé très fort cet automne en créant deux nouveaux festivals. Programmées lors du week-end de Toussaint (du 1^{er} au 3 novembre), Les Nuits Weekender ont défendu les mêmes valeurs que les Nuits (exigence, découverte, émergence, audace, éclectisme). Plus roots («and roses...»), le Tough Enough Festival (29 et 30 novembre) mettra, pour sa part, en lumière les musiques organiques et authentiques trouvant leur fondement dans le blues. « *L'offre artistique et les attentes du public évoluent et nous en tenons compte. Les gens ont pris la bonne habitude de passer deux à trois heures en soirée chez nous, à l'occasion d'un concert précis dans une salle. Nous souhaitons désormais les accueillir à l'occasion d'événements d'un type nouveau, qui s'étendent sur un week-end, dans toutes les salles et sur plusieurs heures... Les Nuits Weekender s'inscrivent dans cette démarche avec une même esthétique que les Nuits. Le Tough Enough, par contre, est plus un festival de genre dans lequel mon expertise me permet d'apporter un regard nouveau. Nous espérons attirer une autre communauté. Nous sommes aussi très attentifs à la scène metal qui est en pleine évolution. Il y avait déjà une programmation metal avant mon arrivée et je ne compte pas la freiner.* »

Le nouveau directeur a aussi apporté son regard «de provincial». Une bonne chose dans des institutions culturelles bruxello-bruxelloises qui pensent trop souvent, et à tort, que leur public se déplace exclusivement à vélo ou via le réseau de la Stib. « *Avant d'être directeur du Botanique, je suis un grand consommateur de concerts. Vivant en province, et dépendant donc du train ou de la voiture pour me rendre dans les lieux culturels de Bruxelles, je sais qu'un concert qui peut débiter trente minutes plus tôt et donc se terminer trente minutes plus tôt, suffit parfois à me convaincre de me déplacer. Et qu'un horaire plus tardif va me décourager. On a réfléchi à la mobilité et au côté pratique. Nous venons d'établir un deal avec la SNCB : celui qui vient en train pour assister à un concert a une réduction de 50% sur son trajet. Nous avons également signé un accord avec un parking à deux minutes à pied du Botanique qui propose un forfait à 5 euros pour la soirée. Il y a un parking vélo devant la salle et le dimanche, jour très «difficile» pour déplacer le public, tous nos concerts vont débiter à 18h30.* » "Fred" ne nous le dit pas mais il avait déjà trouvé une autre alternative : il y a un lit dans son bureau au cas où...

360° L'intelligence artificielle dans la culture

Pour le meilleur ou pour le pire ?



DOSSIER : NICOLAS ALSTEEN

D'abord envisagé comme l'énième sujet de discussion préféré de geeks en manque de mises à jour, l'intelligence artificielle est à présent un vrai débat de société. Popularisé par l'émergence de ChatGPT, le phénomène s'imisce même jusque dans nos vies actives. Sorte de super assistant, l'outil permet d'accélérer les tâches, d'alléger la charge mentale, de faire gagner du temps et, selon la rumeur, beaucoup d'argent... Le secteur culturel peut-il, lui aussi, tirer parti de l'IA ? Entre réelles opportunités et dangers virtuels, les réponses valent. Avec l'algorithme dans la peau.



© DAPHNÉ HUYNH

Romain Boonen, tête pensante 100% non IA d'Empowork Culture.

« Au début, j'avais un peu l'impression de prêcher dans le désert. Mais au fil des semaines, j'ai rencontré l'attention et même l'adhésion de nombreux opérateurs culturels en Fédération Wallonie-Bruxelles. Les gens commencent à réaliser ce qui est en train de se passer », déclare Romain Boonen. Lunettes sur le nez, foulard autour du cou, le garçon préside à la destinée d'Empowork Culture, un laboratoire d'innovation pour l'emploi culturel. « Dans ce secteur, les associations manquent cruellement de moyens, observe-t-il. Les équipes se composent de personnes passionnées, mais souvent surchargées de travail. Le monde de la culture fait d'ailleurs face à un taux de burn-out alarmant... » Depuis plusieurs mois, Empowork Culture étudie une possibilité assez futuriste : réviser l'organisation des structures culturelles en mettant en place des solutions développées à l'aide de l'intelligence artificielle. « Le but, c'est de former les équipes à cet outil afin de dégager des gains de productivité. Puis, de mettre ces gains au service de conditions d'emploi beaucoup plus épanouissantes. » Le garçon vend du rêve mais aussi deux modes d'action très concrets. « Notre premier levier, c'est un module IA programmé comme un super assistant stratégique. N'importe quelle organisation culturelle peut le créer en apportant à l'IA des documents qui expliquent, dans le détail, l'ensemble de ses missions. Il s'agit d'élaborer une sorte de Wikipédia de l'organisation. L'idée, c'est de centraliser ses objectifs, ses valeurs, ses idéaux et ses connaissances. Cet outil va permettre aux équipes d'explorer plus rapidement des idées, de savoir si elles sont en phase avec les objectifs de la boîte et, surtout, de voir si ça vaut la peine de les creuser. »

Le deuxième module imaginé par Empowork Culture s'adresse davantage aux associations en quête de nouveaux financements. « Dans la culture, de nombreuses organisations reposent sur des subsides qui, dans bien des cas, ne suffisent pas à mener à bien l'ensemble des activités d'une saison. Il faut trouver de l'argent autrement, via des appels à financement. En apportant à l'IA un rapport d'activité complet, une association culturelle est en mesure de dégager, en moins de dix minutes, une base de travail pertinente pour

répondre à ce type d'appel... Ici encore, l'IA va permettre de mieux cibler les enjeux. Ce qui laissera plus de temps pour ficeler le projet, trouver des tournures de phrases incisives et convaincantes. En formant convenablement les acteurs du secteur associatif à l'utilité de l'IA, on va créer des opportunités et changer la nature des tâches. »

Dans ce contexte, l'amélioration des tâches administratives pose toutefois question. À surjouer d'efficacité, le robot pourrait-il surpasser l'humain dans ses fonctions ? « Depuis la révolution industrielle, le marché de l'emploi fluctue au gré des innovations technologiques, souligne Romain Boonen. Cela fait deux siècles que certaines tâches sont, par la force des choses, prises en charge par des machines. Il est fort possible que ce schéma se reproduise avec l'intelligence artificielle. L'heure n'est plus à se demander si on l'accepte ou pas. La vague IA est lancée depuis longtemps, et avec bien trop de vigueur pour qu'on puisse l'esquiver. Dans les années qui viennent, on pourrait même assister à un véritable tsunami... »

Un max de menaces

Le raz-de-marée technologique à venir laisse ainsi planer quelques menaces sur les rives du marché de l'emploi culturel. « À commencer par une question de discrimination, indique l'expert. De nombreuses études et rapports sur l'utilisation de l'IA indiquent que les femmes et les minorités de genre – au sens large – semblent moins s'intéresser au sujet que les hommes qui, dans l'ensemble, sont beaucoup plus geeks. En parallèle, on constate que, dans la sphère culturelle, les métiers administratifs sont majoritairement occupés par des femmes et des minorités de genre... » Les personnes qui cultivent le moins d'intérêt pour l'IA seraient ainsi les plus menacées par les avancées de cet outil à double tranchant. « Ces jours-ci, il y a un adage qui tourne beaucoup sur les réseaux. Il est relatif à l'emploi. En gros, il dit : "Ce n'est pas l'IA qui va te remplacer mais la personne qui a appris à l'utiliser..." »

Une autre menace tient aux origines de l'intelligence artificielle. « Cette technologie est développée par des gens qui sont, avant tout, concentrés sur leur domaine d'activité. À la base, ces outils ne sont



Un "faux" album d'Oasis a été créé entièrement via AI, il s'appelle AISIS.

donc pas imaginés pour répondre aux besoins de la culture... Dans l'absolu, il faudrait donc créer une institution chargée de réaliser une veille technologique. Dans le but de traduire les dangers et d'entrevoir les opportunités à venir pour la culture. Au risque de se retrouver le bec dans l'eau, confronté à un secteur marchand qui, lui, va bien évidemment prendre la question de l'IA à bras-le-corps. À mon sens, il s'agit là d'un enjeu majeur pour l'ensemble du secteur culturel. »

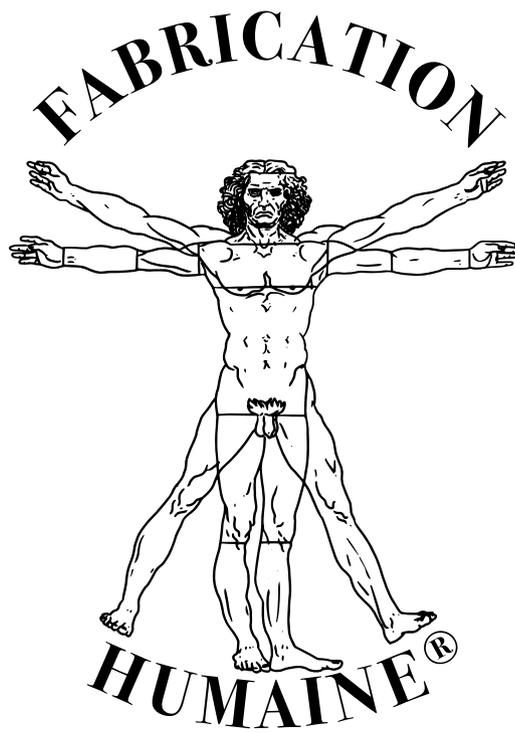
L'IA interroge aussi notre rapport à la propriété intellectuelle et à la protection des données personnelles. « L'intelligence artificielle évolue en s'entraînant sur des données qui, généralement, sont protégées par la loi, notamment par la législation élaborée par l'Union européenne. » En vigueur depuis le 1^{er} août, ce texte fondateur, premier règlement du genre dans le monde, doit permettre la régulation des pratiques les plus risquées, tout en favorisant l'innovation en Europe. « L'IA peut être utilisée comme un outil de surveillance de masse... ça, c'est un risque identifié par l'UE au regard du modèle chinois. Sur la base des caméras de surveillance disposées dans les villes, par exemple, il est tout à fait envisageable de tracer les gens via la reconnaissance faciale. Il est possible de savoir qui est qui, qui fait quoi, qui est "un bon citoyen" et qui ne l'est pas... C'est une menace évidente pour la démocratie. La culture, comme d'autres pans de la société, est donc concernée par cette problématique. »

Harari qui rira le dornier

Développeur de sites web pour des institutions culturelles comme Flagey, le Théâtre National ou le Théâtre de Namur, Alexandre Pérard travaille au sein de l'agence Tentwelve. Dans le cadre de cette fonction, il est également responsable de "la veille technologique". « Je surveille les évolutions du marché et les mises à jour des logiciels afin de pouvoir les intégrer au mieux dans notre travail, explique-t-il. Aujourd'hui, nous utilisons l'IA dans le domaine de la production graphique, ainsi que dans la création de contenus textuels pour des documents assez standardisés. On se sert aussi de l'IA pour traduire mais de façon prudente. Car les traductions proposées par l'IA sont imparfaites. Enfin, sur certains sites, nous intégrons des agents conver-

sationnels. Ce sont de petits assistants à qui l'utilisateur peut poser des questions. L'outil est supposé répondre "comme un être humain". Dans les faits, les conversations de ces agents sont extrêmement limitées... L'intelligence artificielle est un outil fascinant mais les espoirs placés dans son développement me semblent disproportionnés, sanctionne Alexandre Pérard. Le battage médiatique actuel est fortement alimenté par les sociétés qui travaillent sur l'IA. Parce qu'elles ont besoin d'apports en capitaux. Il y a donc tout un lobby qui se met en place pour vanter les mérites de l'IA. Les sociétés actives dans ce domaine ont tout intérêt à faire comprendre au reste du monde que l'outil développé présente un potentiel énorme et qu'il faut continuer à investir... »

De nombreuses sociétés internationales se sont effectivement lancées dans la course à l'IA. On peut notamment citer des géants comme Alphabet (Google), Criteo, DeepMind, Fujitsu, IBM, Intel, Meta, Microsoft, NaverLabs ou Samsung. « Ces multinationales sont en train de développer un truc qui tient en trois lettres : AGI pour "Artificial General Intelligence", souligne Romain Boonen. L'AGI, c'est la représentation d'une intelligence artificielle complète. Il s'agit de systèmes capables de réaliser toutes les tâches cognitives qu'un humain peut faire... mais plus rapidement, mieux et, surtout, pour beaucoup moins cher. À ce jour, personne ne sait où en sont réellement les avancées de l'AGI. Mais tous les géants de la tech s'y attèlent... Dès l'année prochaine, il y aura d'ailleurs sur le marché des agents dits "autonomes" : ce sont des intelligences artificielles à qui on pourra déléguer des missions, comme l'organisation d'un voyage à Londres, par exemple. Il suffira de lui partager ses desiderata – le type d'hôtel recherché, le genre de restauration privilégié, les envies touristiques ou culturelles –, et l'IA va prendre la main sur le téléphone et la boîte mail pour organiser l'intégralité du déplacement. Ça, ce n'est pas de la fiction... Et il y a fort à parier que, d'ici quelques années, ces agents autonomes seront bien plus avisés et au courant de nos propres besoins. D'une certaine façon, ils seront plus intelligents que nous. Je ne veux pas jouer les catastrophistes mais, le jour où des IA autonomes seront disponibles en masse et à grande échelle, ça risque de menacer nos organisations sociales... »



© DR

Une association française a récemment proposé un logo à apposer sur toutes les créations artistiques humains.

Cette prédiction apocalyptique hante également les pages du nouvel ouvrage de Yuval Noah Harari. L'historien superstar, auteur du best-seller *Sapiens*, vient de publier *Nexus*, un livre au sous-titre explicite : *Une brève histoire de l'information de l'âge de pierre à l'IA*. L'écrivain y aborde les choix cruciaux auxquels nous sommes – et serons – confrontés, au moment où l'IA révolutionne la culture, la médecine, la guerre, les démocraties, jusqu'à menacer notre existence même. Dans les dernières pages de son livre, Harari y va de quelques prophéties, soulignant la nécessité d'établir « une politique informatique » et de « bâtir des institutions dotées de puissants mécanismes d'autocorrection ». Romain Boonen valide lui aussi ce constat : « Il est grand temps d'ériger des institutions publiques spécialisées dans la compréhension des outils et des révolutions technologiques en cours. Leur objectif sera de saisir les opportunités et de minimiser les risques. »

Sauver la planète ?

Au-delà des espoirs et des craintes qui entourent l'avènement de l'IA, un autre constat s'impose : cette technologie est extrêmement énergivore. « Pour développer cet outil, il faut alimenter un centre de données. C'est un entrepôt dans lequel on installe des milliers de serveurs dans le but de les faire tourner 24 heures sur 24, indique Alexandre Pérard. Cela implique de produire énormément d'électricité. » Récemment, Martin Willame, un doctorant en télécommunications à l'UCLouvain, a estimé que, dans l'hypothèse où « 1% de la population mondiale utilisait une fois par jour ChatGPT, on aurait besoin de 27 centrales nucléaires de grande taille... » Le calcul de l'universitaire brabançon intervient au moment où Amazon annonce, à l'instar de Google, la construction de petits réacteurs nucléaires de nouvelle génération pour assurer ses besoins croissants en électricité. Cet appétit énergétique n'est pas étranger à l'intelligence artificielle. « Les programmes de développement nécessitent d'improbables quantités de données, précise Alexandre Pérard. Cela implique de faire tourner en permanence une énorme collection d'ordinateurs. »

« Penser que le coût environnemental va freiner les sociétés qui s'affairent à imposer l'IA, c'est un leurre, tranche Romain Boonen. Seules des limitations technologiques pourraient réellement freiner l'évolution de l'intelligence artificielle. Car les modèles développés dépendent de la puissance de calcul des algorithmes... Tout pourrait donc s'arrêter là. Mais depuis plusieurs mois, on voit que la demande en processeurs est largement supérieure à l'offre. Il suffit de regarder le chiffre d'affaires d'une société comme Nvidia. C'est une multinationale américaine qui fabrique des cartes graphiques profilées pour développer des outils IA. » Portée par l'accélération du secteur de l'intelligence artificielle, Nvidia est devenu, en juin 2024, la première capitalisation boursière au monde, atteignant 3.335 milliards (!) de dollars à la bourse de New York.

Romain continue : « On peut difficilement fermer les yeux sur les cotations boursières et les évolutions du marché : l'écologie n'est pas une limite pour les multinationales. Leur intérêt, c'est la rentabilité. Et vu les montants dont il est ici question, il faut être sacrément obtus pour refuser de regarder la réalité en face. L'IA va poursuivre son évolution. D'un point de vue technologique, c'est cousu de fil blanc. En revanche, il y a beaucoup à faire du côté législatif. L'Union européenne a montré l'exemple. Il faut maintenant poursuivre l'effort, instaurer des garde-fous juridiques, des freins légaux. »

Bien partie pour s'installer durablement dans nos vies, l'IA se façonne ainsi un avenir. « L'intelligence artificielle sera toujours là dans dix ans, soutient Alexandre Pérard. Mais son usage sera certainement fort éloigné des projections que l'on fait aujourd'hui... Il y a des tâches pour lesquelles l'outil va surpasser l'humain. Dans la production d'images et l'art digital, par exemple, on atteint déjà des niveaux stratosphériques. Mais "l'intelligence" de ces outils informatiques reste fondamentalement différente de celle des humains. Ces systèmes produisent du contenu, pas de la réflexion. L'IA repose sur une accumulation de données mais elle n'a pas la conscience des choses. Elle n'a pas la conscience de l'art, pas la conscience de la création et certainement pas la conscience de la culture. » De son côté, le monde de la culture est, lui, incontestablement, en train d'affûter sa conscience de l'IA.

De MySpace à TikTok

Les artistes toujours plus proches de leur public ?

TEXTE : DIANE THEUNISSEN

Le 1^{er} août 2003, une mystérieuse plateforme alliant messagerie et bibliothèque musicale débarque sur le world wide web : MySpace envahit la toile et se hisse comme premier canal d'échange instantané entre les artistes et leur communauté. Deux décennies et un paquet d'avancées technologiques plus tard, Instagram et TikTok regorgent de contenus toujours plus innovants, nombreux et engageants, tels que des réels aux airs de clips ultra-léchés que les artistes postent sans relâche, pour couvrir la moindre de leur actualité. Face à ces évolutions, de nombreuses questions se posent : à quel niveau les artistes indépendant·es sont-ils impliqué·es dans leur stratégie de communication ? L'authenticité y a-t-elle toujours sa place ? L'omniprésence sur les réseaux est-elle obligatoire pour se faire une place au sein de l'industrie ? Réflexions.

L'artiste, chef de d'orchestre multi-casquettes

« Avant, les choses étaient délimitées. Il y avait des labels, il y avait des artistes qui signaient dans des labels et des personnes compétentes qui s'occupaient de tout. Maintenant, les labels jouent de plus en plus le rôle de distributeurs, ce qui fait que tout le réseau de compétences – de la direction artistique à la communication en passant par le planning des sorties – est entre les mains de l'artiste », explique Valérie Dumont, attachée de presse. Cette montée en flèche du statut d'artiste auto-entrepreneur-euse a offert une nouvelle casquette aux attaché-es de presse, qui, en plus d'assurer la couverture médiatique des artistes, endossent désormais le rôle de conseiller-es – voire de coachs – auprès d'eux. « La distribution digitale et le live, ce sont les deux axes de l'artiste. Autour de ça, se greffe absolument toute sa communication. D'où le rôle de RP qui arrive bien en amont des sorties (...) Avant, on recevait une matière qui était déjà complètement travaillée, terminée. Maintenant, on doit se mêler de tout pour réussir à travailler avec les artistes, en amont des sorties ou de leur planning de communication », ajoute Valérie.

Une identité touche-à-tout et entrepreneuriale, qui gagne du terrain parmi les artistes de la nouvelle génération. C'est notamment le cas de Coline et Antoine, qui, depuis plusieurs années, forment le duo Colt. « Le fait de porter quinze casquettes sur la tête, ça peut plaire à de nombreux artistes comme ça peut être très difficile pour d'autres. Je pense que c'est là qu'on a la chance d'être un duo : moi, j'ai plus pris la casquette comm sur la tête. Antoine, il a plus géré ce qui est arrangements live, etc. On est assez complémentaires et on a réussi à se mettre des charges différentes sur les épaules », souligne Coline. Un avis que partage son acolyte, convaincu que cette identité colle parfaitement à la période dans laquelle on vit : « On est à l'ère de la musique indépendante. Nous, on est distribués par Sony mais on reste indépendants et on a notre propre label. Je pense que c'est quelque chose qui devient de plus en plus courant chez les artistes », ajoute Antoine.

L'importance d'être bien entouré-e

Malgré un goût certain pour le Do It Yourself, le duo s'est, au fil des années, entouré d'une équipe de plus en plus solide. Une démarche indispensable, selon Valérie : « L'artiste a son mot à dire sur tout... et le dernier mot sur tout. Donc ça demande d'être hyper bien équipé pour gérer beaucoup plus d'aspects qu'il ne le faisait avant ».

En plus de travailler avec un manager, un booker et une attachée de presse, Coline et Antoine ont récemment fait appel à une équipe de directrices artistiques, ainsi qu'à une personne de confiance pour prendre en charge la gestion de leurs réseaux sociaux. « On a la chance d'avoir développé le projet au point de pouvoir bosser avec de nouvelles personnes. Donc on commence à se décharger de ce travail-là mais c'est toujours nous qui gardons la main mise sur les publications (...) On a envie de garder les rennes du projet », note Coline.

Les réseaux sociaux, ça passe ou ça casse

Que ce soit Facebook, Instagram ou plus récemment TikTok, les réseaux sociaux ont toujours tenu une place importante dans le projet de Colt. « Il y a une partie de notre contenu qu'on crée pour les réseaux sociaux. Moi, j'aime beaucoup la comm. J'ai fait des études de comm à l'IHECS, j'aime bien l'idée de réfléchir à comment promouvoir un projet », confesse Coline. « Aujourd'hui, c'est ça, la beauté et le drame des réseaux sociaux : le fait que tu t'y connais un peu ou pas du tout, ça va vraiment avoir un impact sur la façon dont le projet est perçu et sur le succès du projet (...) On a eu cette chance que ça nous plaise, cette chance d'être très créatifs tous les deux et de vouloir utiliser les réseaux sociaux comme un laboratoire, qui nous ressemblerait, dans lequel on testerait tout un tas de trucs. » Dans ce « tas de trucs », on retrouve évidemment les fameux réels de reprises en piano-voix, si caractéristiques du duo. « On faisait vraiment du "essai-erreur" et le piano-voix est né comme ça. On a remarqué un truc hyper chouette : plus on prenait du plaisir à faire nos vidéos, plus elles fonctionnaient. Comme si les followers le percevaient », ajoute-t-elle.

L'authenticité, la seule voie possible ?

« Le truc assez fou avec les pianos-voix, c'est qu'on avait juste mis un petit extrait d'une cover qu'on avait faite à l'époque et ça a super fort tourné parce que c'est la première fois que je me lâchais vraiment, qu'Antoine jouait comme un bourrin sur son piano, il n'y avait aucun montage. C'est cette authenticité qui a fait que ça a touché les gens et que ça a eu un tel impact », poursuit Coline.

C'est cet échange, cette brèche vers le réel qui aide à la construction d'une relation pérenne entre fans et artistes. C'est en tout cas ce que pense Thomas Van Cottom, l'artiste derrière le projet cabane. « En tant qu'artiste, il faut pouvoir faire des essais, se réinventer tout en étant le plus honnête possible (...) La seule chose que je reproche à certains artistes de ma génération, c'est qu'ils ne comprennent pas le principe d'un réseau social, qui est un réseau d'échanges. Ils ne sont là que dans un principe promotionnel de leur travail. C'est ça qui, pour moi, a tué MySpace », explique Thomas, avant d'ajouter : « Il n'y a pas que l'art qui compte. Il faut qu'on arrête avec cette sacralisation de l'artiste. Les gens aiment autant pouvoir communiquer avec toi qu'écouter ta musique et se rendre compte que tu as un univers qui est différent du leur. Je pense qu'il faut accepter cette chose et y accorder du temps : c'est important d'être sensible à cette question de l'échange ». D'après Coline, l'authenticité est la clé, mais il existe plusieurs façons d'être authentique. « Pour nous, c'est ça qui a marché. C'est cette authenticité et la forte présence sur les réseaux sociaux. Après, il y a plein de contre-exemples : je pense notamment au rap et aux artistes de la génération qui nous succède, pour qui la manière de communiquer a énormément changé. Des artistes comme Luther, par exemple, qui produisent beaucoup moins de contenu, qui sont beaucoup plus dans le secret et le mystère. Ils posent une fois par mois, et les fans adorent ça. »

Coltino – Colt

« Je pense notamment au rap et aux artistes de la génération qui nous succède, pour qui la manière de communiquer a énormément changé. »

Branding ? OK, mais pas n'importe comment

Durant ces entretiens, une question nous vient : à l'ère de la communication digitale – où chaque contenu peut atteindre une viralité folle pour, dès le lendemain, finir à la trappe –, que faire pour concevoir une image de marque pérenne et pertinente ? « Il y a le travail artistique, quelle que soit sa valeur, avec l'énergie et la sincérité, puis il y a la question de la commercialisation. Comment est-ce que tu vends ta musique, comment est-ce que tu la défends. Ça, c'est vraiment un autre métier, ça demande d'autres forces et une énergie qui doit être aussi importante que celle mise à la musique », ajoute Thomas. « Les artistes ont souvent l'impression que leur musique est polarisante : soit on aime, soit on déteste. Je pense que la plupart des gens trouvent ça sympa... ou pas sympa. Ce sont ceux-là qu'il faut parvenir à toucher en faisant du contenu », poursuit-il.

Cela dit, Valérie est formelle : le plus important, ça reste le live. « Le fait de jouer et d'être totalement en contact réel avec un public. C'est vraiment-là que la différence se fait : si un artiste qui a des centaines de milliers de vues sur TikTok ne peut pas remplir une salle de 50 personnes dans son quartier, c'est qu'il y a un problème. C'est qu'on n'est plus du tout en phase avec la réalité. Ce qui compte, c'est de faire de la musique, de faire du live, et d'avoir un public réel qui se déplace et qui vient te voir. Tout le reste se dissout aussi vite qu'il n'arrive sur les réseaux », conclut-elle.

Musique de salon : des concerts très particuliers !



Dans le salon de la rue des Glaïeuls
on compaigno de ROZA et de sa kora.

TEXTE : LOUISE HERMANT

Les concerts organisés à domicile semblent s'imposer de plus en plus dans le paysage musical belge. Une expérience intimiste que le public et les artistes recherchent.

Retour en 2014, rue des Glaïeuls à Uccle. Une passionnée de musique avide de découvertes et de rencontres convie régulièrement ses proches à des événements dans sa demeure. Ses connaissances viennent y donner des petits concerts. Le concept plaît et finit par rassembler de plus en plus de monde. Jusqu'au moment où la maison est vendue. Mais la fête est loin d'être finie. Cindy Aguado tient à continuer l'initiative et se lance le défi d'investir d'autres salons. Le "Glaïeuls Paradise", récemment rebaptisé "Glaïeuls", vient tout juste de fêter ses dix ans. Et s'impose aujourd'hui comme une vraie organisation de concerts et un lieu de diffusion à part entière dans le paysage musical belge.

La structure fonctionne avec un réseau d'hôtes, qui vont accueillir tour à tour des concerts dans leur lieu de vie. Pour transformer son salon en salle, il faut disposer d'au moins 50m² pour permettre l'installation du bar, de la scène et du public, avoir des voisins tolérants, vivre à Bruxelles dans un endroit accessible en transports en commun et surtout, l'envie de s'impliquer dans ce projet. Dix soirées sont organisées chaque année. Cette saison, on pourra retrouver Mia Lena, Floëmee, Leila Lachterman, Louise Barreau ou encore Vliegwerk dans un cadre ultra-restreint, entre 40 et 60 personnes, et une ambiance intimiste.

En une décennie d'activités, Glaïeuls est parvenue à se structurer, mobiliser une grande communauté autour du projet, monter une équipe de bénévoles réguliers pour gérer la déco, le bar, l'accueil et les réseaux sociaux et proposer un accueil professionnel aux artistes (un cachet fixe, un contrat, un repas, un ingé son). Ces concerts peuvent désormais compter sur davantage de soutien de la part des pouvoirs publics. Un « *positionnement significatif* » pour Cindy Aguado, coordinatrice et programmatrice du projet. Pour elle, cela démontre une meilleure considération des « *petits lieux* » comme Glaïeuls. « *Souvent, on nous dit qu'on ne rentre pas dans les cases.* »

Ces dix ans sont également l'occasion d'entamer une réflexion plus large sur le statut de ces petits lieux, qu'ils soient fixes ou itinérants. Mi-octobre, avant le grand concert de célébration de l'anniversaire de Glaïeuls avec RIVE en tête d'affiche, une conférence a été organisée pour rassembler divers organisateurs, ouvrir la discussion et envisager une fédération et davantage de mutualisations. « *On a parfois l'impression d'être un peu perdu dans ce vaste monde de la musique. De ne pas compter avec nos événements avec 50 personnes quand on se compare aux grandes dates du Botanique. Mais on a du sens. On a un public. On ne doit pas toujours remplir 200 places pour exister. On est une vraie proposition.* »

Pour la programmatrice, l'organisation de petites tournées dans ces endroits au public plus modeste pourrait être imaginée. « *Ça peut faire sens pour un artiste de booker plusieurs dates dans de petits lieux pour présenter un EP par exemple et voir comment ça prend. Là, les petits lieux peuvent intervenir mais pour ça, il faut les connaître. Il faut de la visibilité* », assure Cindy Aguado. Pour elle, il existe également une fausse croyance du côté des petits lieux de vouloir se freiner au niveau de la programmation, de se limiter à certains artistes. « *On a une grande possibilité de diffusion aussi. Il faut oser passer cette barrière.* »

Un silence absolu

Ces concerts peuvent être un tremplin pour les artistes émergents et une sorte de laboratoire. « *Lors de son passage, ROZA a par exemple testé un nouvel instrument qu'elle n'avait jamais joué sur scène, en plus de ses nouveaux morceaux* ». Dans cet environnement particulier, les barrières traditionnelles tombent. Le lien avec le public se montre plus direct, immédiat, frontal. Ce qui peut être déconcertant pour certains artistes. Le guitariste Antoine Armedan, lui, apprécie cette connexion instantanée. Depuis 2020, l'auteur-compositeur se déplace dans toute la Wallonie et dans la capitale pour donner des concerts à domicile.

Les intéressés peuvent soumettre une demande via un formulaire disponible sur son site internet. « *J'aime jouer dans des lieux qui ne sont a priori pas faits pour accueillir de la musique* »,

soutient-il. Lors de son premier concert de ce type, le musicien se rappelle s'être demandé ce qu'il devait faire et où regarder. « *Au départ, c'est un peu impressionnant. Dans des salles comme le Cirque Royal, le son va très fort, j'ai souvent des oreillettes in-ear, donc je suis plus coupé du public. Dans un festival, il y a un brouhaha ambient, les gens discutent. Dans ces concerts, c'est en général le silence absolu. Dès qu'on met une note à côté ou qu'un mot est mal prononcé, ça s'entend très fort et c'est impossible à cacher. Il y a un côté très challengeant mais j'aime beaucoup cette proximité.* »

Un lieu de rencontres

Une proximité qui dépasse souvent le cadre du concert. Les moments d'échanges avant et après apparaissent tout aussi importants. « *Je suis toujours invité à manger et boire avec les spectateurs après le concert, raconte Antoine Armedan. D'habitude, le catering se fait dans les loges avec le reste de l'équipe. Ici, il y a un vrai partage avec l'habitant. On rencontre sa famille, ses amis. Il nous montre sa maison.* » Une façon, aussi, de fidéliser le public. Celui-ci va avoir tendance à se montrer plus attentif au projet par la suite.

Les concerts chez l'habitant sont loin d'être un concept récent. Les Aralunaires proposent une dizaine d'événements de ce type lors de chaque édition de leur festival depuis 2010. Pour les organisateurs, ces concerts privés sont même devenus « *leur marque de fabrique* ». Lors de la dernière édition, Uwase et Bleuroise se sont notamment pliées à l'exercice. À travers son festival Living Room Music, l'ASBL Muziekpubliek investit différents quartiers de la capitale et propose différents concerts d'un salon à l'autre. Mais depuis le Covid, ces concerts très intimistes semblent susciter davantage d'intérêt, comme le souligne la fondatrice de Glaïeuls. « *Avant le Covid, les gens trouvaient ça intéressant et différent. Mais je ne sentais pas un besoin de leur part de venir me trouver pour partager leurs ressentis. C'est désormais le cas. Certains me disent qu'ils préfèrent ce genre d'événements à un festival, des plus grandes salles ou des bars, où tu n'as pas cette même qualité d'attention.* »

Une observation partagée par Antoine Armedan. « *J'ai l'impression qu'on est dans une période où les gens vont se déplacer pour de très gros événements ou des petits événements. Les gens veulent vivre une expérience. Cela peut se faire dans une grande salle, avec la foule, de gros moyens niveau son et lumière. Ils aiment aussi l'inverse, un artiste super proche du public avec lequel on peut vivre une expérience plus intime et personnelle.* »

Sortir des murs

Du côté de Leuze-en-Hainaut, des concerts et spectacles à domicile étoffent également la programmation du centre culturel depuis 2020. Une manière de proposer aux habitants une offre culturelle plus près de chez eux. « *On est situé entre deux grands centres culturels, Ath et Tournai, qui ont de grosses salles. Ce n'est pas notre cas, on n'est pas trop équipé. Le public qui veut aller voir des spectacles doit se déplacer* », assure la directrice, Katheline Toumpsin. Selon elle, le contexte de ces événements importe souvent plus que la proposition artistique. « *Les gens viennent faire des rencontres, découvrir un lieu. Ils ne viennent pas juste "consommer" de la musique ou du théâtre. Ils ne savent parfois pas du tout ce qu'ils viennent voir.* »

Malgré le succès de ces événements à l'ambiance insolite, le centre culturel réfléchit à une proposition hors des murs. « *Ici, on reste chez l'habitant, dans le domaine du privé, même si le lieu est rendu accessible le temps d'une soirée. Mais on ne peut se rendre que dans les plus grandes maisons pour accueillir tout le monde. Et donc chez une certaine catégorie sociale, regrette Katheline Toumpsin. Être dans un salon, c'est très chouette mais je crois que c'est important de ne pas être que chez des particuliers.* » Pour cette même raison, Glaïeuls organise de plus en plus de concerts extra-muros, dans différents quartiers de la capitale. « *On veut sortir le salon à l'extérieur et être encore plus proche des habitants.* »

Passer les disques à la machine, faites-les bouillir...



Ô-Celli, Ô-Celli fait son cinéma, Cypres

TEXTE : VANESSA FANTINEL

Le 26 août dernier, dans son premier billet d'humeur de la saison sur Musiq3 (la radio classique de la RTBF), Pierre Solot crée un mini-séisme en réagissant à la pile de disques prêts à alimenter l'émission *Ça vient de sortir*, qu'il anime chaque samedi sur les mêmes ondes. Malicieux, il fait remarquer « *qu'il n'y en avait pas beaucoup des nouveautés, des vrais trucs neufs...* » Et de poser la question qui fâche : « *Est-ce si important que ça de jouer un peu plus comme ceci ou un peu plus comme cela une pièce qu'on a déjà enregistrée sous toutes ses coutures ?* ».

La chronique est tournée pour faire rire le tout-venant (et taquiner les puristes). Mais le débat pourrait être élargi à toute la planète artistique : faire du neuf avec du vieux, est-ce que c'est toujours possible ? Est-ce pertinent, utile, souhaitable, de faire cohabiter le goût de l'ancien avec "le goût du jour" alors que tant de créateur·rices s'escriment à fabriquer de nouvelles œuvres chaque jour, semaine, année ? En la matière, le spectacle vivant est le terrain privilégié de la répétition du même. Est-ce qu'on parle des reprises ? Des groupes de reprises ? Et du théâtre ? Comme la musique, il rejoue régulièrement ses classiques : Molière, Corneille, Shakespeare remplissent encore des salles, dans des mises en scène qui, au minimum, offrent une visite guidée du texte et du sujet et, idéalement, font éclater leur modernité en la faisant résonner au cœur de nos vies contemporaines. Car les grands auteurs (et compositeurs) transcendent leur époque pour atteindre la condition humaine en personne, et c'est cette universalité qui fait l'unanimité.

Reste que, une fois les siècles traversés, il faut des interprètes pour rendre ces œuvres accessibles au grand public. Des "traducteurs de pensée", spécialistes passionnés du détail, de l'histoire et de la technique, dont le travail et la vision conditionneront la réception des œuvres. L'enjeu est grand. Les conséquences non négligeables, en musique classique surtout, où l'expérience est encore largement perçue comme le fait d'une élite. Celle qui a épluché, justement, toutes les versions enregistrées de Rachmaninov, Schubert et les autres. Celle qui colle à l'autre nom de la musique classique : la musique "savante". Si cette appellation sert avant tout à la distinguer de la musique "populaire", le terme est excluant et ne donne pas l'impression qu'on va beaucoup rigoler. Iels sont encore nombreux·ses, ceux qui croient qu'il faut être armé de savoirs bien aiguisés, une grille de lecture en bandoulière, pour partir à l'assaut du répertoire sans se sentir bête. L'idée d'élite crée l'entre-soi, l'entre-soi renforce l'idée d'élite et, au 20^e disque de sonates de Beethoven, on finit par se dire que bon, de toute façon, il n'y a qu'eux qui feront la différence.

Des variations appréhensibles par tous·tes ?

Et pourtant, oui, cette différence est accessible. Elle s'entend facilement par tout le monde et elle peut même devenir la plaine de jeux des musicien·nes comme des auditeur·rices et du public.

En musique classique, certains ensembles se sont fait une vocation de dépoussiérer les grands classiques pour proposer une écoute neuve. Dans le genre, l'octuor de violoncelles Ô-Celli se distingue depuis de nombreuses années par ses interprétations rigoureuses mais aussi ludiques, et des concerts pendant lesquels ils ne cachent ni leur amusement ni leur envie de le propager. Ils viennent de faire paraître, ce mois d'octobre, l'album *Ô-Celli fait son cinéma* : arrangement pour huit violoncelles de thèmes archiconnus du grand écran. Découvrir ces tubes autrement est jouissif, et sur le disque, ils côtoient des pièces de réputation plus sérieuse, de Bach ou de Mahler. Sébastien Walnier, membre fondateur de l'ensemble, raconte : « Ainsi parlait Zarathoustra était le point de départ. Le thème du cinéma est venu de là, mais le choix des autres morceaux a aussi une origine plus engagée : en plus d'aborder un répertoire différent, il s'agit de proposer une approche plus simple et plus "fun" du concert, de dépoussiérer le répertoire en jouant côte à côte du Bach et du John Williams. On voyage dans le temps et dans les styles, à partir de la musique dite "sérieuse" ». Musique sérieuse, musique savante : on y revient. Mais d'où vient-il qu'elle reste perçue comme telle ? « Je pense que c'est dû à une approche un peu arbitraire liée à la façon dont on la jouait à son époque. Mais l'époque n'est plus ! Je suis d'avis qu'il faut faire vivre ces répertoires différemment et que, si on arrête de les enregistrer, on ne pourra plus que se baser sur des vieux trucs démodés. »

Le facteur humain

Interrogée à ce sujet, Hélène Cambier, professeure et pédagogue en académies, conservatoires royaux et hautes écoles, estime également que « chaque enregistrement, certes, est représentatif d'une

époque et est à situer sur une ligne du temps. Il est aussi possible de sortir une œuvre de son contexte et de l'intégrer à un disque thématique, par exemple, qui permet de varier l'écoute et de créer une perspective. Mais, surtout, il ne faut pas oublier le facteur humain : il y a des personnalités qui touchent, et qui restent touchants à travers le temps. Tout comme il est émouvant de voir émerger un interprète actuel qui me donne l'impression de redécouvrir une pièce que je connais par cœur. C'est frais, parce que c'est lui, c'est précieux de se sentir surpris, et l'enregistrement permet de prolonger le frisson au-delà du concert ».

Sébastien Walnier – Ô-Celli

« J'avoue que je préfère souvent les anciens interprètes car ils prenaient plus de liberté. »

De ce point de vue, l'enregistrement permet donc de faire évoluer l'écoute, chaque disque étant comme la marche d'un grand escalier grimant vers l'essence ultime d'une œuvre, et sa modernité, tout en mettant différemment en lumière chacune de ses facettes.

Revenons à Pierre Solot et à l'exercice de la Table d'écoute : des personnalités musicales se réunissent (dans la bonne humeur et la dérision, promis) pour écouter quatre versions d'une même œuvre classique, les départager et élire leur préférée. Il constate que les versions anciennes l'emportent à égalité avec les plus récentes, et interprète ce phénomène par le fait que « le travail actuel en studio permet tellement de précision que ça devient... trop parfait. Ce qui me fait penser que s'il y a un avenir du disque, ce sera dans le domaine des enregistrements de concert ».

Sébastien Walnier le rejoint sur ce point : « J'avoue que je préfère souvent les anciens interprètes car ils prenaient plus de liberté tout en respectant ce qui est écrit. Je ne pense pas que le nombre d'enregistrements nous empêche la liberté, je crois que ce qui nous restreint, c'est ce qu'on pense devoir faire, ou ne pas pouvoir faire, pour rester "dans le style". Mais c'est quoi le style ? Dans tous les cas, il faut une proposition vivante. S'il n'y a que la technique, ça ne me semble pas juste. C'est pour ça que j'aimerais aussi, dans l'avenir, enregistrer en live : le public apporte de l'énergie et on joue différemment, puisqu'on devient aussi le vecteur de ce qu'il nous envoie ».

Plus loin dans ce fameux billet du 26 août, Pierre Solot formulait une proposition hors cadre, s'inspirant de l'instauration de quotas pour soutenir la lutte contre les discriminations : « On pourrait faire la même chose avec le répertoire classique : pendant 10 ou 15 ans, on ne joue plus, on n'enregistre plus aucune œuvre du passé. On ne fait plus QUE de la création, des nouvelles pièces, de nouvelles musiques, composées aujourd'hui. Et on voit ce que ça donne ».

La proposition est volontairement excessive, mais elle laisse planer l'utopie... tout en laissant ouverte la question du support et de la postérité, qu'Hélène Cambier évoque, en conclusion : « Il faut aussi considérer que l'enregistrement est l'étape finale d'un processus de création mais, si je suis compositeur en 2024, je peux choisir entre EP ou LP, CD, vinyle, format numérique... autant de possibilités qui influenceront la pérennité de ma pièce. Dans tous les cas, si on cesse d'enregistrer, on perd des œuvres et une trace d'histoire ».

Ticket, mon “cher” ami



La tournée de reformation d'Oasis, au cœur d'une polémique liée à la tarification dynamique.

TEXTE : DIDIER STIERS

Le retour aux affaires d'Oasis annoncé fin août a été accompagné d'une épineuse polémique portant sur le “dynamic pricing” (ou “tarification dynamique”). Pour y voir un peu plus clair, remontons le temps, jusqu'à la fin des années... 60 !

Connaissiez-vous l'ancêtre de la billetterie électronique ? Lancée en 1969 aux États-Unis, c'est Ticketron qui a été la première entreprise au monde à s'y mettre. Et c'est donc elle qui a ouvert la porte au géant d'aujourd'hui : Ticketmaster.

Arguant, à l'époque, de la sécurité des achats et de la fiabilité de son système, Ticketron avait acquis une importance historique dans le domaine, devenant la pierre angulaire de l'évolution vers la billetterie en ligne. Sauf qu'à la fin des années 80, Ticketron et Ticketmaster sont résolument concurrents et c'est finalement ce dernier qui a pris le dessus sur l'acteur pionnier. Les analystes ont avancé plusieurs raisons au déclin de Ticketron. À commencer par le fait qu'elle était à la base une entreprise informatique qui vendait des billets... tandis que Ticketmaster était, elle, une entreprise de divertissement, qui utilisait des ordinateurs pour vendre des billets. Et puis aussi, et surtout, que Ticketron s'était donné l'image d'un acteur "équitable" sur ce marché, de protecteur des intérêts tant des promoteurs que des acheteurs de billets, en maintenant des frais de service à un niveau peu élevé. Malheureusement, en ce temps-là déjà, cette stratégie n'était plus la bonne dans un secteur du live qui avait radicalement changé de nature. Les grands noms de la musique étaient devenus de plus en plus "gourmands", demandant à recevoir 85, voire 90%, du bénéfice brut des ventes de billets.

Et en 1991, Ticketmaster finit par racheter Ticketron. Un quart de siècle plus tard, grosso modo, – et on vous passe les détails juridiques comme commerciaux de l'opération –, voilà Ticketron qui vole à nouveau de ses propres ailes, se réinventant "online". Dans un premier temps via deux sites (ticketron.com et ticketron.us), ainsi qu'en proposant à ses clients des places "premium" et des billets pour des événements qui, autrement, auraient été complets. « *La réponse initiale à notre retour en tant que source de confiance pour les billets d'événements dans la communauté en ligne a été extraordinaire*, déclarait alors dans la presse Anthony Vicente, directeur général de Ticketron. *Nous ne savions pas à quoi nous attendre, ni si beaucoup se souviendraient de l'importance de Ticketron quant à la billetterie événementielle. Notre objectif ultime est de créer un réseau complet, en utilisant toutes les sources de domaines disponibles, ainsi que le dépôt de marques américaines exclusives.* »

Aux fans de pagor !

Anthony Vicente avait évidemment toutes les raisons de jubiler après cette "renaissance". Mais il soulignait néanmoins : « *La billetterie en ligne a ouvert la porte à de nombreuses entreprises et centres d'appel peu scrupuleux qui prétendent être des sociétés qu'ils ne sont pas...* » Pour les contrer, couper le blé sous le pied de ces plateformes de revente (qui majorent leur prix) et des autres acteurs sur le marché noir, certains ont alors avancé que cela relevait des objectifs de la tarification dynamique. Un procédé expérimenté depuis plus de deux ans désormais (à l'heure du "data", "big" ou "smart")... et dont on commence également à dénoncer les travers.

Le principe, qui découle de la loi de l'offre et de la demande – ce qui est rare est cher, tout le monde sait ça – est le suivant : plus il y a de demandes de tickets et moins il y a de tickets disponibles, plus le prix du ticket augmente. La technologie permet évidemment d'adapter le prix en temps réel. Jusqu'alors, c'était surtout dans le secteur de l'hôtellerie et des voyages que la tarification dynamique était appliquée. Mais voilà qu'aujourd'hui, elle touche celui du divertissement. Où elle permet de dégager un supplément de bénéfices allant aux artistes, aux salles, aux promoteurs et aux fournisseurs de billets comme par exemple... Ticketmaster.

Divers "dérapages" ont déjà pu être constatés. Et dénoncés. Ainsi par exemple les fans d'Oasis, désireux d'acheter des tickets pour les concerts annoncés par les frangins Gallagher et bloqués dans les files d'attente numériques, ont découvert des prix de vente bien plus élevés que ceux annoncés au départ. Deux, voire trois fois plus élevés parfois ! Les autorités se sont émues et, en Grande-Bretagne, la ministre de la culture Lisa Nandy a assuré vouloir faire la lumière sur cette pratique, ainsi que sur celle de ces mêmes files d'attente. Parce qu'Oasis n'est pas un cas exceptionnel... Il y a deux ans, à

l'occasion de la tournée 2023 de Bruce Springsteen, des prix avaient été "adaptés" en fonction des villes dans lesquelles allait avoir lieu le concert, ou encore de l'attrait du public pour certaines dates. Résultat des courses : le prix de certains billets avait déjà scandaleusement grimpé en flèche, jusqu'à... 5.000 dollars !

Et encore une fois, les responsables avaient expliqué, – c'est encore et toujours la justification la plus régulièrement servie aujourd'hui aux critiques –, qu'ils appliquaient cette tarification variable pour éviter la revente en seconde main chez les "scalpers". Les "scalpers" ? Ce sont des plateformes spécialisées dans la revente et pratiquant des prix majorés, se faisant ainsi une petite fortune au détriment des artistes et de... Ticketmaster/Live Nation.

Mais c'est n'est pas l'avis d'Adam Webb, expert au sein de l'association britannique FanFair Alliance, qui s'exprimait ainsi dans les pages de l'Écho : « *La tarification dynamique ne tente pas de résoudre un problème mais simplement d'en tirer parti. Il y a un certain mystère qui entoure tout ce système qui encourage les fans à acheter dans la panique.* »

Adam Webb – FanFair Alliance

« La tarification dynamique ne tente pas de résoudre un problème mais simplement d'en tirer parti. »

À quand on Belgique ?

Les tickets des concerts organisés à l'Atelier Rock de Huy s'acquièrent via UTick. Un "petit", comparé à Ticketmaster. « *Une grosse partie des salles membres de Court-Circuit ont opté pour ce système-là*, explique Patrice Saint-Remy, coordinateur à l'Atelier Rock. *UTick prend une commission minime sur nos tickets, qui varie un peu selon le mode de paiement : Bancontact, Visa, etc. Quant au pricing dynamique, ils ne le pratiqueront pas. En tout cas, c'est ce qu'ils nous ont annoncé. Personnellement, c'est un système que je ne cautionne absolument pas et que je ne comprends absolument pas non plus. J'estime qu'il rabaisse la culture à un bien de consommation quelconque, comme le pétrole ou n'importe quel produit boursier ! Je ne comprends même pas que les groupes puissent accepter qu'on pratique comme ça.* » Et donc, si l'on propose à l'Atelier Rock d'héberger un artiste qui "fonctionne" avec la tarification dynamique, ce sera un « *merci bien, mais non !* ».

Pourtant, la tarification dynamique a déjà été appliquée une première fois en Belgique. C'était à l'occasion de la mise en vente des places pour le concert de Beyoncé au stade Roi Baudouin en mai 2023. Conséquence : certains tickets étaient alors partis à près de 600 euros... Tant que les législateurs n'auront pas mis leur nez dans ce marché et ses pratiques, les tarifs ne sont pas près de changer. Eh oui, c'est le capitalisme, ça ! Mais comme le disait, au magazine Forbes, ce grand philosophe qu'est Gene Simmons (du groupe Kiss) : « *Si vous ne vendez pas de billets, les prix baissent. Si vous ne voulez pas payer le montant, n'y allez pas !* ».

• Qui fixe le prix des billets ?

Qui fixe le prix des billets ? Et opte éventuellement pour la tarification dynamique ? De manière générale, c'est l'organisateur de la tournée, à savoir le promoteur et l'artiste, avait répondu chez Ticketmaster UR à l'occasion de la "polémique Oasis". En général, effectivement... « Dans 90% des cas, c'est nous qui décidons, nous répond Patrice Saint-Remy de l'Atelier Rock, en fonction du cachet que nous payons, de nos frais, etc. Il arrive que le prix du ticket nous soit imposé.

Où soit imposé à partir du moment où le cachet est déterminé par rapport au break-even (le moment où la vente devient bénéficiaire, – ndr). En gros, cela veut dire qu'on a négocié. Par exemple : "On vous donne 2.000 euros garantis et tout ce qui est au-dessus de 150 places est réparti 60/40". **Et quid des grosses salles, alors ?** « Là, le plus souvent, ce n'est pas la salle qui produit l'événement. C'est souvent le management et donc, c'est une location. C'est alors le promoteur qui décide du prix du ticket. »

Toujours pas (assez) là !

TEXTE : DIANE THEUNISSEN

Où sont les femmes, les personnes non-binaires et transgenres au sein des festivals belges ? Voici comment s'intitule le troisième rapport Scivias paru cet automne. Une étude indispensable, qui rappelle l'importance de quantifier, encore et toujours, afin d'objectiver les inégalités et tenter d'y remédier.

Une méthodologie renforcée

Pour la troisième année consécutive, Sarah Bouhatous et son équipe ont récolté et analysé une multitude de données auprès de plusieurs festivals de musiques classiques et actuelles opérant en Fédération Wallonie-Bruxelles. Leur mission ? Évaluer l'importance des inégalités de genre au sein des "line up" et des équipes de programmation des festivals FWB : parmi les données récoltées auprès des 41 festivals sélectionnés – tels que Fifty Lab, La Nature Festival, Brosella Festival ou encore Jam'in Jette –, on retrouve notamment la part de personnes FINTA (Femmes, Intersexes, Non-binaires, Transgenres, Agenres) sur scène ainsi qu'aux postes de programmation mais également des données nouvelles, comme les horaires de passages des artistes. « Ça donne des graphiques hyper intéressants : on voit immédiatement à quel point il y a un déséquilibre. Les femmes, personnes non-binaires et transgenres vont être programmé-es en général au début, sur les premières heures, et puis on va les retrouver à la fin de journée, sur les dernières heures », explique Sarah, avant d'ajouter : « C'est une donnée importante quand on sait que ce sont en général des horaires réputés pour attirer moins de festivaliers et festivalières ».

Quelques chiffres

« Il y a une très légère augmentation des personnes FINTA sur les scènes des festivals. En revanche, il y a un recul des femmes cisgenres dans les équipes en programmation. Quand on sait à quel point le lien est important entre qui programme et qui est programmé, c'est très important de le pointer », souligne-t-elle. Tandis que le rap-

Où sont les femmes, les personnes non-binaires et transgenres au sein des festivals belges ?

Édition 2024



port révèle une augmentation de 1,5% de femmes cisgenres sur les scènes des festivals – ainsi qu'une évolution positive de 0,4% pour les personnes transgenres et non-binaires – le taux de programmatrices femmes a chuté par rapport à l'année dernière. « Il y a 2% de programmatrices en moins cette année, surtout au sein des festivals de musique classique pour lesquels la baisse est la plus visible : on était arrivé-es à une parité l'an dernier et cette année on n'a que 44% de programmatrices pour les musiques classiques », poursuit-elle.

Outils et pistes de solutions

Quand il s'agit de lutter contre les inégalités, les rendre visibles est la première étape du processus. Ensuite, place aux prises de conscience et à l'élaboration d'outils. « Cette année, on a enrichi les pages d'analyse pour expliquer les chiffres dans l'espoir que cela puisse amener une prise de conscience encore plus grande, » explique Sarah. Pour ce faire, l'équipe de Scivias a travaillé main dans la main avec la sociologue Louise de Brabandere, qui a amené plusieurs éléments d'analyse pour étoffer les chiffres et mieux les expliquer. « On a également proposé différents pics d'action : toutes sortes d'idées pour mettre en place plus d'égalité sur les scènes mais aussi au sein des organisations du secteur. Et puis on a également ajouté une page de ressources. Tout est là, il faut juste s'en emparer », ajoute-elle. Encourager la quantification, élargir le travail de programmation en proposant des cartes blanches, par exemple, font partie de la solution. Tout comme lutter et prévenir les violences sexistes et sexuelles, qui empêchent certaines personnes FINTA de se professionnaliser. Bref, au boulot !



cabane

Comme on murmure

Autoproduction

Quelques mois après la sortie de *Brûlée*, Thomas Van Cottom alias cabane revient sur le devant de la scène avec un nouvel opus truffé de douceurs folk et synthétiques, joyeusement instinctives. « *J'ai appelé ça un "disque de rangement"*. *Du coup, la plupart des gens pensent que c'est un disque de vieux machins dont je ne savais pas quoi faire, alors que ce n'est pas du tout ça* », avance Thomas d'un ton rieur. Mieux qu'un disque de rangement, *Comme on murmure* est une collection de moments sincères, captés sur le vif : réalisé sans aucune barrière lors d'une courte résidence à Paris – puis arrangé et enregistré en collaboration avec l'artiste Lonny – cet album est un concentré d'authenticité, tant sur la forme que sur le fond. « *Comme je n'ai pas envie de chanter pour l'instant, j'invite des chanteurs (...) la cabane, c'est un endroit temporaire dans lequel je peux inviter des gens mais ça reste un endroit à moi (...) j'essaie de faire au mieux, avec ce que j'ai entre les mains. Je fais la musique qui sort et qui résonne avec les choses qui sont là* ». Pari réussi. Un disque qui vient des tripes... et un peu du cœur, aussi : naviguant entre instrumentaux et chansons en français, les différentes plages parlent d'amour, encore et toujours. « *Comme tout le monde, aucune originalité !* », confesse-t-il, toujours en se marrant. Un disque par le biais duquel l'artiste nous propose d'accepter les petites choses qui, malgré leur taille, ont toute leur place dans l'univers. « *Comme les histoires d'amour ! L'amour, ça ne doit pas nécessairement durer 25 ans. Ça peut être très petit et être tout aussi intense* », déclare-t-il. On est d'accord. – **DT**



Elia Rose

No Maybe Coco

Autoproduction

Un an après *I love it*, Elia Rose revient métamorphosée. Bénéficiant d'une production boostée aux sonorités rétrofuturistes, *No Maybe Coco* impose son auteure, compositrice et interprète à une place que personne n'occupe sur notre scène actuelle. Un œil tourné vers l'univers pop/électro des années nonante (*Superstar*), un autre capturant l'état mental de notre monde moderne (la darkwave mélancolique de *We tried*) et les deux pieds toujours posés sur le dancefloor (le nouveau single *Party baby, I'm better off with you*), Elia Rose se donne pour mission de soulager les amoureux solitaires (*Lonely, Alone tonite*). Et elle y met tout son cœur. Arrangements, prises de voix, textes, cohérence du propos... La jeune femme a tout perfectionné sans perdre son naturel décoiffant et sa singularité. Bien joué. – **LL**



Ultra Sunn

Keep Your Eyes Peeled

Artobject Records

Ça nous paraît tout de suite familier : avec ces nappes synthétiques et ces lignes de basse puissantes, Ultra Sunn a ce quelque chose d'intrépide qui mime l'élégance de la New Wave des 80's. Oui mais. Si ça évoque de beaux souvenirs à ses aficionados, le projet musical, insufflé par les bruxellois Gaëlle Soufflet et Sam Hugé, reste malgré tout ancré dans la modernité, avec un magnétisme caractéristique. À mi-chemin entre la techno teintée de cold wave (pas si glaciale finalement) et l'électro dark (et pas si sombre non plus), leur dernier album propose très justement des textures sonores et des thèmes bien plus actuels que ne l'imposent le genre. Avec jusqu'à présent près de 22 millions d'écoutes sur Spotify, rien que pour le titre *Keep your eyes peeled*, Ultra Sunn transcende toujours plus avec un style survolté. – **LM**



Adam La Nuit

Salle 1 : La beauté de ma colère

Dealer d'émotions

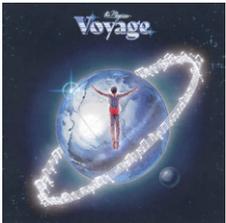
Ne l'appellez plus AA, ni Atlaï Abdallah, mais désormais Adam La Nuit. Chanteur, auteur, compositeur au flow épidermique et sérial mélomane du 4000, Christian Clerebaut se plaît à changer d'avatar depuis l'entame de sa carrière. Mais n'en est pas moins productif. Après avoir fait ses gammes auprès d'amis rappers et un EP-carte de visite, il signe son 1^{er} album, *Chemin Acide*, en 2022. Dans la foulée, il reprend son indépendance (professionnelle), affirme son identité queer, publie *Tendresse et autres merveilleux dangers* et confirme son statut de grand romantique. Lauréat du dernier Parcours FrancoFaune, le jeune homme revient aujourd'hui avec ce 2^e album, poursuivant son parcours initiatique, de la chanson à la pop en passant par la rumba congolaise. D'une plume toujours plus aiguisée, en français ou en lingala dans le texte, il nous parle d'amour, de violence, d'héritage, de famille, de sexualité avec justesse. Chair de poule garantie. – **NC**



Tamala

Diboli
Muziekpublique

Tamala signifie "voyageurs" et ce nom colle à merveille à ce projet qui en est à sa troisième production : non content de déjà parcourir les continents européen et africain avec la voix de Mola Sylla, la kora africaine de Bao Sissoko et le violoncelle de Wouter Vandenabeele, Tamala accueille un quatrième partenaire sur son nouvel album : Olivier Vander Bauwede, à l'harmonica. Celui-ci avait déjà mis sa touche blues sur *Picce Mi* de l'album précédent : « Olivier est un tout jeune harmoniciste très talentueux, dit Bao, j'avais senti que l'harmonica apporterait quelque chose sur certains morceaux et j'en ai parlé au producteur qui a tout de suite été d'accord. En studio, tout le monde a aimé sa musique. » Titre de l'album, *Diboli* est le nom d'un village frontalier entre Sénégal et Mali d'où sont originaires les ancêtres de Mola Sylla et qui symbolise les traditions musicales de l'Ouest africain parfois oubliées au cours de l'histoire. À la polyvalence de Wouter Vandenabeele au violoncelle qui amenait des sonorités classiques européennes à l'ensemble sur l'album *Lumba*, s'ajoute aujourd'hui l'harmonica bluesy-folk créant un lien supplémentaire entre les continents, entre Afrique, Europe et Louisiane. Le résultat, loin de dénaturer les styles de chacun, est un modèle de raffinement mêlé à une virtuosité discrète dans le plus profond des traditions de chacun, osant un mixage culturel particulièrement réussi. — **JPC**



The Magician

Voyage
Polion Records

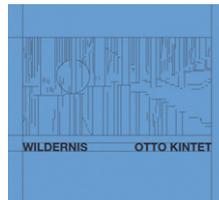
Il aura donc fallu près de trente ans à Stephen Fasano, alias The Magician depuis 2010, pour sortir son premier album. « C'est le Covid qui m'a permis de me poser et de me lancer dans ce projet », dit l'intéressé qui est toujours entre deux avions pour des DJ sets aux quatre coins de la planète. « C'est pour ça que cet album s'appelle *Voyage* mais aussi parce qu'il revient dans le temps sur toute la musique qui m'a influencé et nourri depuis que je suis enfant ». De la pochette à son final tout en douceur, cet album est donc rempli de références aux années 70, 80 et 90. Une virée qui va de l'Italo Disco à la French Touch en passant par la Balearic House. En somme, un disque qui sent bon les vacances et les nuits chaudes de l'été mais qui est avant tout un disque pop : « Je passe ma vie à jouer de la musique de club mais je ne sais pas en faire. J'ai une sensibilité pop. Je fais une sorte de "crossover" entre musique de danse et format chanson ». D'où l'emploi de nombreux chanteurs « enregistrés un peu partout » sur la route. On retrouve ainsi sur *Voyage* beaucoup d'invités parmi lesquels Romuald, la voix préférée de la French Touch, et le pianiste Sofiane Pamart sur le final *The Magic*, le jeune Belgo-Marocain Alioth (*Never Alone*), le DJ italien Phra pour un *Estate 1997 In Italia* de tous les émois, le chanteur et producteur anglais Boy Mathews (*Mystery*) ou encore Nampa (*Melodic Avenue*). Bien que forgé dans la diversité, *Voyage* est un objet parfaitement cohérent qui s'amuse à relier les points, lieux et époques dédiés au délassement. L'été sera chaud. — **DZ**



Chilly Pom Pom Pee

In my room
Le Pavé 22

Actif sur la scène belge depuis 1994, les Chilly ont été biberonnés au son rock pop des 50 dernières années. Quand on écoute leur dernier album, *In my room*, la passion après 30 années d'existence est intacte et ça fait plaisir. *No one to lose* et son intro à la AC/DC donne le ton avec une montée en puissance sublimée par les cuivres. Le voyage continue avec un *In my room* plus rugueux. Puis vient une ballade accompagnée d'un violoncelle, *Hold on*, qui tranche avec *Where we go*, festif à souhait. Et comme le groupe propose par ailleurs un spectacle intitulé *La fabuleuse et authentique histoire du rock*, on ne s'étonne pas de retrouver quatre reprises "émblématiques" : The Kids, Patti Smith, Gorillaz et *Hard to handle* emprunté soit à Otis Redding soit aux frères Robinson, vous vous ferez votre opinion. Dans les bacs le 22 novembre. — **JPL**



Otto Kintet

Wildernis
Choux de Bruxelles

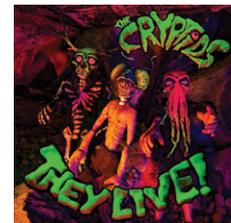
Second album du quintette belge Otto Kintet, dirigé par le contrebassiste Otto Kint. Entouré du pianiste Martin Salemi (aussi au Fender), de Lukas Somers (eg), de Jeroen Capens au ténor tantôt flottant, tantôt rauque, soutenu par le drumming nerveux et efficace de Daniel Jonkers, Otto Kint et son *Wildernis* explorent des paysages sonores plutôt diversifiés. Le quintette mélange jazz moderne, influences classiques et quelques pointes de pop world. Chaque morceau est une invitation à l'aventure ou à l'introspection (*Fontanel*), créant des atmosphères tantôt intimes, tantôt grandioses. L'alchimie entre les musiciens permet une riche interaction, avec des lignes mélodiques raffinées et des rythmes plus complexes qu'ils n'y paraissent. L'improvisation y trouve aussi une grande place et donne lieu à quelques belles expérimentations, comme cette guitare débridée sur *Wan.de.len*. Otto Kintet se dessine une identité forte, mélangeant rigueur et liberté, et propose une œuvre aussi audacieuse qu'apaisante. — **JP**



Farida Amadou

When It Rains It Pours
Week-End Records

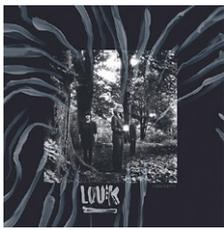
Musicienne autodidacte (elle a juste passé deux ans à l'académie de jazz d'Amay) née en 1989 à Huy et originaire du Niger, Farida Amadou a joué dans les furieux *Cocaine Piss*. Collaboré avec des artistes aussi passionnants et prestigieux que Thurston Moore, Peter Brötzmann, Steve Noble, Pat Thomas et Moor Mother. Logopède de formation devenue championne de l'improvisation, la trentenaire toujours en quête de liberté, d'aventure et d'inconnu vient de sortir début septembre un EP (certains parleraient d'album avec 35 minutes de son) transpirant son inextinguible soif d'exploration. Trois titres (*Listen to*, *The end of*, *The vicious circle*) qui se fondent dans l'expérimentation à la croisée du (free) jazz, du rock, du drone et des musiques bruitistes. Un trip qui emmène loin, invente un nouveau monde étrange tellement hypnotisant qu'on a du mal à le quitter. Quand il pleut, il verse... Le climat est lourd. Le temps orageux. Et la basse d'Amadou toujours aussi inventive. Une audace qui mérite une pluie de louanges. — **JB**



The Cryptids

They Live!
Autoproduction

Des Marvin Gays à Unik Ubik en passant par Sects Tape, Pedigree ou encore Bayacomputer, le Water Moulin tournaisien s'est imposé depuis quinze ans maintenant comme l'un des principaux incubateurs de la scène rock wallonne. Avec les *Cryptids* (dedans il y a même un mec qui s'appelle Clovis, si c'est pas le sens du détail), la relève semble désormais assurée. *The Cryptids*, c'est le groupe que vous voulez chez vous pour Halloween. Un trio masqué et hurleur qui ne cache pas son amour pour les films d'horreur. Une bande de jeunes sauvages qui ressuscitent les Misfits et les Cramps tout en pactisant avec Alice Cooper (pour le sens du déguisement) et le Reverend Beatman. Toi aussi, t'as entendu les gloussements et érucations de *The terrible creature from Chicken Island?* Promis, ce n'était pas un vrai sacrifice de poulet... — **JB**



Lou K

L'obscurité
Sam Records

Après diverses formations, c'est sous le nom "Lou K" que Lucie Lefauconnier sort son premier album, enregistré (déjà) en octobre 2023. Le 3^e single *Pas ta femme* et son clip sont sortis en octobre dernier. « On tourne avec cet album depuis un an et donc, bref, on est assez rodé. Nous avons beaucoup travaillé avec notre "œil artistique" Christian Garcia Gaucher (musicien et producteur suisse romand, – ndlr) et Lucas Simon, notre ingé son. On a pioché dans la noise, on s'est aussi beaucoup inspiré du premier album de PJ Harvey, Drive. » Les 3 premiers single *Toute seule*, *Contrôle des corps* et *Pas ta femme* sont autant percutants dans le son que dans les texte, balancés de manière très directe à l'auditeur... qui ne peut que se sentir impliqué. « L'album est très immersif, punk, entre noirceur et dynamisme. Pas ta femme s'appelait au départ *Place Tarir car, lors du printemps arabe, il y a eu des femmes agressées et violées... Même dans la révolution où tout le monde est sensé se serrer les coudes, il y a des enjeux de pouvoir: les femmes ont été les opprimées des opprimés. Je suis très fière de cet album car je suis hyper intègre dessus. Je me suis entourée de personnes qui me conseillent et j'ai réussi à aller dans la direction que je souhaitais. » Lou K, c'est aussi Raphaële Germser à la basse (Monolithe noir, Wax Tailor, Birdpen...) et Audrey Dechèvre à la batterie (Faust, Maple Paper...). – JPL*

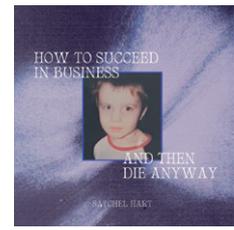


Macgray

Horizon (EP)

Autoproduction

Cheville ouvrière d'une electro bruxelloise en mutation, Macgray peaufine ses visions cinématographiques sur *Horizon*, un nouvel EP offrant une vue imprenable sur les principales inspirations du producteur. Recueil de cinq titres gorgés de beats techno, de deep house, de puissantes lignes de basse et d'une touche d'ambient, l'ouvrage s'ouvre sur *Envelop*, un morceau affranchi et décomplexé, à expédier au plus vite chez toutes celles et ceux qui vibrent pour l'Allemagne de Christian Löffler, Fejkà ou Paul Kalkbrenner. Le piano mélancolique de *Flying* jette ensuite un pont entre les envolées néo-classiques de Nils Frahm et la sophistication synthétique d'un Jon Hopkins. Caractérisée par un sens affûté de la progression rythmique, la musique de Macgray navigue aussi bien sous un clair de lune que sous un soleil couchant, à toute heure du jour et de la nuit. – NA

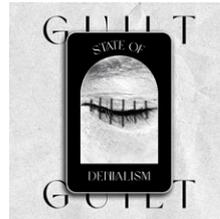


Satchel Hart

How To Succeed in Business And Then Die Anyway

JauneOrange

Que fait-on du temps qui passe ? Cette question palpite au cœur du nouvel EP de Satchel Hart. Quatre ans sur la pochette du disque, vingt-sept en 2024, le multi-instrumentiste bruxellois sait que chaque seconde est comptée. De quoi soupeser la passion étalée à travers les dix-sept minutes de *How To Succeed And Then Die Anyway*. Porté par un élan épicurien et un vent de liberté, cet essai est un adepte du yolo, un disciple du carpe diem et de toutes les théories qui, d'une façon ou d'une autre, aspirent à faire chanter la vie. Vaporeuses, légères, voire cosmiques, des chansons comme *No matter what* ou *Give or take* s'écoutent ainsi comme des déclarations d'intention. Enregistrés dans une chambre à coucher, entre la couette et l'oreiller, ces six nouveaux morceaux transportent des mélodies rêveuses, "à la Mac DeMarco", mais aussi quelques airs psychédélics chinois chez Fontaines D.C. ou Tame Impala. Rock, indépendant, pré-disposé à la mélancolie et au plaisir immédiat, Satchel Hart savoure l'instant. Profitez-en ! – NA

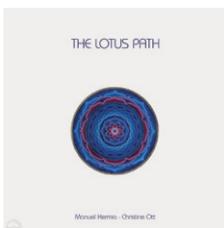


Guilt

State of Denialism (EP)

After storm Records

Aventure entamée en solo dans les contre-allées du folk, puis prolongée collectivement dans les brumes électriques du post-rock, Guilt s'ouvre désormais à des bruissements électroniques, intenses et mélancoliques à souhait. Recentré autour des idées XXL du duo composé par François Custers et Pierre Van Vlaenderen (Endless Dive), ce nouvel EP réagit aux soubresauts d'une époque traversée par des crises insolubles et quelques guerres sans fin. Entre révolte et résignation, Guilt organise sa résistance. Pacifique, ténébreuse et le plus souvent synthétique, l'approche se veut sensible mais frontale. Évoquant tour à tour Suuns, Moderat, Weval ou Atoms for Peace, les sept morceaux gravés sur le récent *State of Denialism* sont assurément porteurs de changements. Le début d'une nouvelle ère. – NA



Manu Hermia-Christine Ott

The Lotus Path

Igloo

L'onde Martenot est un instrument de musique à qui l'inventeur (Maurice) a donné son nom en 1928. Il permet de produire des variations de fréquences en les contrôlant avec un clavier ou en glissant la "bague" sur l'instrument. Un précurseur de l'electro, en quelque sorte. Ce son lancinant et brumeux, vous l'avez sans doute entendu dans les œuvres de Messiaen et aussi, plus probablement, chez Brel, Ferré, Piaf ou même Radiohead. L'une des grandes spécialistes de cet instrument atypique est Christine Ott. À l'occasion de l'enregistrement de la bande sonore d'un long métrage, elle rencontre le saxophoniste Manu Hermia. Et "ça matche" tout de suite. Alors, ensemble, ils développent, si pas un répertoire, des rencontres musicales mi-écrites, mi-improvisées. Hermia propose quelques "rajazz", cette forme qui fusionne profondément la musique indienne avec le jazz dans des structures rythmiques très élaborées qui permettent d'ouvrir très largement les possibilités harmoniques. À l'occasion d'un concert (magique) lors du Gaume Jazz en 2023 dans la petite église du village, le duo en a profité pour enregistrer ce premier album *The Lotus Path*. Il en résulte une suite magnifique de quatre longs morceaux, aux couleurs changeantes et éthérées, qui invitent à la réflexion et à la méditation. Les moindres inflexions se ressentent ici comme un effleurement sur l'épiderme, capable de libérer toute l'ocytocine de votre corps. Un moment de pur bonheur musical et mental. – JP

Retrouvez la liste de toutes les sorties sur larsonmag.be

Une histoire belge

TEXTE : DIDIER STIERS

Tueurs du Brabant, meurtre de la champignonnière d'Auderghem, CCC et autre affaire Pandy : ça ne rigolait pas trop en Belgique, dans les années 80. Et puis un jour, l'enlèvement d'un homme politique bien connu a généré un de ces tubes improbables mais marrants comme nos hit-parades en recèlent parfois. *Qui ?* : ça vous dit quelque chose ?

Une pochette mauve, barrée d'un grand "Qui ?" en lettres blanches, avec une pipe stylisée dans la barre du "q", un logo indiquant "Sound of Belgium" en haut à droite, et en bas, trois autres lettres, un B pour "Brussels", un "S" dans une étoile noire pour "Sound" et un "R" pour "Revolution". Le verso renseigne deux fois ce même titre, soit une version radio et un instrumental, dont l'auteur/compositeur est un certain Paul Delnoy. Distribution : Distrisound. Nous sommes en 1989, je viens de m'acheter en 45T le tube du moment. Le disque fait « *Mon loden déchiré/Ma pipe/Je suis resté en chemise et en caleçon* ». C'est drôle, dansant, et en écho à une affaire qui vient de défrayer la chronique : l'enlèvement de Paul Vanden Boeynants.

Né à Forest le 22 mai 1919 et décédé le 9 janvier 2001 à Alost, ce "Chirac à l'accent bruxellois" comme l'a appelé feu Marc Metdepenningen, chroniqueur judiciaire au Soir, a commencé son ascension politique dans... la boucherie familiale. En 1944, il ouvre une école professionnelle de boucherie-charcuterie, en 1947, il crée l'entente des patrons bouchers et charcutiers, et puis en 1948, rejoint le PSC, lointain ancêtre des Engagés, dont il deviendra président. Ministre de la défense, premier ministre, condamné en 1986 pour fraude fiscale, faux et usage de faux, un temps directeur de l'hebdo satirique *Pan*, "le Crocodile" ainsi que d'autres l'avaient surnommé, est en 1989 une personnalité bien connue des Belges. Alors le 14 janvier, la nouvelle de son enlèvement fait l'effet d'une bombe. Ce jour-là, on retrouve sa voiture dans son garage, portière ouverte et pipe – sa fameuse pipe – à terre. Le lendemain, de mystérieuses "Brigades socialistes révolutionnaires" revendiquent le kidnapping dans un coup de téléphone donné au journal Le Soir. Il sera finalement libéré contre le versement d'une rançon de 1,5 millions d'euros et donnera alors cette mythique conférence de presse au cours de laquelle il explique ce qui lui est arrivé. Une perquisition dans une villa du

Touquet permettra ensuite d'arrêter la bande de kidnappeurs, menée par le non moins "fameux" Patrick Haemers.

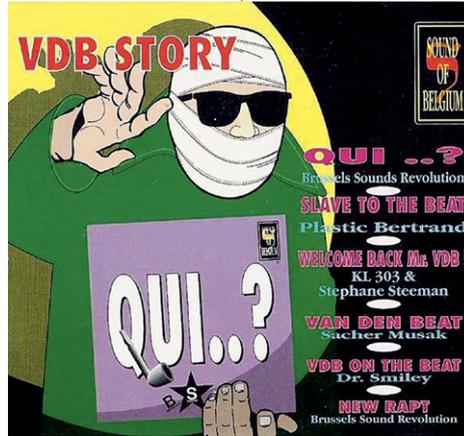
Paul Delnoy, lui, on le retrouve auprès de Snowy Red, La Muerte et Marine mais, surtout, il est ingé son. Un ingénieur du son qui aime faire rire ses proches avec des petits montages bidouillés à partir d'enregistrements "ni vu ni connu" de conversations. Et c'est finalement cela qu'il fait, ce jour de 1989 quand il entend à la radio la conférence de presse de VDB. « *J'étais dans ma cuisine, un matin, a-t-il raconté à nos confrères du Soir. J'ai directement enregistré, c'était trop ! Puis j'en ai vite fait un petit truc pour les copains. On trouvait ça rigolo.* » Sauf que cette fois, il va faire circuler sa cassette dans quelques clubs bruxellois, histoire, comme il dit, de voir la réaction des gens. Un DJ tente alors de jouer au plus fin en filant voir un producteur avec une copie de ladite cassette. Mais ce producteur, Jacky Mauer, connaît aussi un peu Paul Delnoy et s'en vient le trouver, voulant rester honnête. Et l'honnêteté paie : les deux concluent un deal, un disque est pressé, et le reste... is history : 50.000 exemplaires plus tard, le 45T est un tube !

BSR et ses rojotons

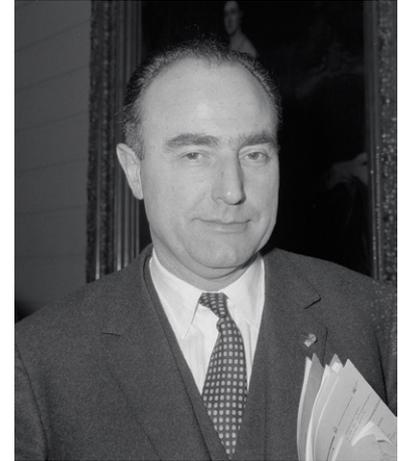
Le "coup" de Delnoy va en inspirer plus d'un. On aura aussi droit à un *Welcome back Mr. VDB*, un *Van Den Beat* et un *V.D.B. on the beat* qu'on retrouve sur *VDB Story*, une petite compile sortie en 1989 encore, comprenant également un "VDB mix" du *Slave to the beat* de Plastic Bertrand. Et ça "le fait" même encore des années plus tard. Ainsi, en 2010, Cheap Satanism Records nous balançait un single intitulé *Quoi ? (BHV)*, signé par The Real Brussels Sound Revolution et assorti de ce commentaire : « *Les amateurs de new beat y reconnaîtront un hommage évident à un tube belge des années 80 qui voyait l'un de nos ministres d'alors le loden déchiré, en chemise et en caleçon, perdu si pas dans le nord, plus loin que le nord.* »



Image extraite du clip de Qui?: VVV VDB, tu vas pas croquer



Pochette de la compil comprenant toutes les versions remixées de la conférence de presse de VDB



L'homme politique Paul Vanden Boeynants en 1966

Quoi? est à la fois un hommage et une parodie de ce Qui? d'anthologie. Le thème de la chanson n'a par contre cette fois plus rien à voir avec VDB puisque c'est bien de BHV qu'il s'agit, les initiales sur toutes les lèvres de la Belgique politico-médiatique depuis 3 ans. » Et, précision : « The Real Brussels Sound Revolution ne marque pas le retour du BSR et il en est même totalement indépendant ».

Si les chiffres sont votre truc, on a en tout cas dénombré au moins 13 conversions musicales de la fameuse conférence de presse. Quant à Welcome back Mr. VDB, c'est l'œuvre d'un dénommé J.P. Hawks pour le compte de Billy Belushi Production, des pseudos sous lesquels s'amusait... Francis "Lou" Deprijck (paix à son âme), et acoquiné ici – parce que ce n'est pas la voix de Paul Vanden Boeynants qu'on entend sur ce morceau – avec Stéphane Steeman, autre amuseur public notoire de l'époque.

L'époque, côté musique, est donc celle de la new beat. Ce genre d'électronique, quelque part entre new wave et acid house, caractérisé notamment par un tempo lent (entre 90 et 115 bpm), ses basses en plomb et surtout répétitives, ainsi que l'utilisation fréquente de samples, justement, et des "textes" souvent sexuellement explicites. Cette new beat va booster pendant quelques années l'industrie de la discothèque et voir sortir des palanquées de disques, bidouillés vite fait après leurs heures par une série de producteurs œuvrant d'ordinaire, pour nombre d'entre eux, dans des milieux plus sérieux. Nous vous renvoyons évidemment à l'instructif documentaire de 2012 qu'est *The Sound of Belgium*, dans lequel Jozef Devillé démontre en quoi la chose est un phénomène typiquement belge !

Ça fait jurisprudence

Et puis un jour, la Sabam s'est manifestée. Enfin, d'abord Paul Vanden Boeynants lui-même, qui considère à ce moment-là qu'il

est l'auteur du texte de Qui ? puisqu'il s'agit de ses propos et de sa conférence de presse. Tout ça sent le carton côté ventes, alors il a droit à une part du steak. Et le Crocodile de prendre langue avec son avocat, lequel envoie un courrier à la Sabam. « La Sabam m'a alors contacté », raconte Paul Delnoy. Et un arrangement a été trouvé, histoire de ne pas devoir aller jusqu'au tribunal : un quart des droits d'auteur, soit environ... 1.800 euros, est allé à VDB. Il faut dire que la situation est inédite. Par définition, une conférence de presse, c'est public ou en tout cas, ça le devient une fois qu'elle est relayée dans les médias. De prime abord, il n'y avait donc aucune raison de considérer Vanden Boeynants comme "auteur". Pour la petite histoire, comme Delnoy le racontera plus tard dans une interview au magazine Slate, ces 1.800 euros ont été reversés sur le compte d'une association.

Depuis lors, jurisprudence aidant, les choses ont été quelque peu éclaircies en matière de sampling. Saisie par la Cour fédérale de justice d'Allemagne, la Cour de justice de l'Union européenne s'est en effet prononcée en juillet 2019 sur l'utilisation d'un sample, dans le cadre d'un vieux contentieux opposant Kraftwerk au producteur Moses Pelham, lequel leur avait chipé deux secondes de *Metal auf metal* pour les glisser dans une boucle de *Nur mir*, une chanson de Sabrina Setlur. Verdict ? « La technique de l'échantillonnage, qui consiste, pour un utilisateur, à prélever, le plus souvent à l'aide d'équipements électroniques, un échantillon d'un phonogramme, et à l'utiliser aux fins de la création d'une nouvelle œuvre, constitue une forme d'expression artistique qui relève de la liberté des arts. » Et donc, notamment, prélever un sample sur un phonogramme pour créer une nouvelle œuvre en modifiant le sample et en le rendant non reconnaissable à l'écoute (là est l'astuce) n'est constitutif ni d'une reproduction ni d'une copie. En d'autres termes, si on n'arrive plus à déterminer... qui !



Julie Rains

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN IMAGE : LINA WIELANT

Après l'aventure collective Oyster Node et la vie en duo au sein du groupe Juicy, la chanteuse Julie Rains s'évade en solo. Sous le pseudo "Rains", la musicienne bruxelloise trace un trait d'union entre ses différentes influences.



Martha Argerich
Orchestre Philharmonique de Berlin
Claudio Abbado
Ravel: Concerto pour piano
en sol majeur (1967) Deutsche Grammophon

«Ma porte d'entrée vers la musique, c'est le classique. Mes parents sont tous les deux musiciens. Dès l'âge de trois ans, j'ai étudié le piano de façon consciencieuse et disciplinée. J'ai toujours rêvé de jouer ce concerto de Ravel. Il est magnifique. Aujourd'hui encore, j'y trouve un truc que je ne rencontre nulle part ailleurs : de véritables nuances. Le concerto pour piano en sol majeur cristallise cette amplitude d'expressions propre à la musique classique. Lors de mes années

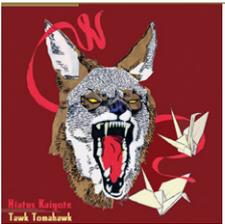
d'apprentissage, je peinais à lire la musique et à la jouer en même temps. J'avais tendance à apprendre des "erreurs", desquelles je n'arrivais pas à me défaire. À l'époque, j'expliquais à ma prof de piano que je trouvais que ça sonnait mieux comme ça... Mais dans la formation classique, la rigueur est de mise. Les écarts sont proscrits. Plus tard, la découverte du jazz, de la soul et du rock va me permettre d'explorer plus librement ces chemins de traverse.»



Lauryn Hill
MTV Unplugged 2.0 (2002)
Columbia Records

«J'ai découvert la voix de Lauryn Hill en regardant le film *Sister Act II*. J'étais enfant et ce moment va changer ma façon d'appréhender la musique. Mes parents devenaient fous : je repassais en boucle la scène avec Lauryn Hill. En termes d'émotions et de puissance, son chant semblait en raconter davantage que les mots utilisés. L'album *MTV Unplugged* repose sur une voix éraillée, des textes forts, quelques accords de guitare et des

compos qui vont droit au but. Mais le plus interpellant, c'est la puissance qui se dégage du chant. Avant de découvrir Lauryn Hill, mon approche musicale était liée au classique, donc millimétrée. Avec ce disque, j'apprends qu'il est possible d'envisager les choses différemment, tout en procurant autant d'émotions qu'avec la musique dite "savante" (voir p.32-33, - nldr). Mon morceau préféré, c'est *I find It hard to say* (Rebel). Il est juste parfait.»



Hiatus Kaiyote
Tawk Tomahawk (2013)
Flying Buddha

«En 2013, j'étudie le jazz au Conservatoire et je joue dans un groupe avec mon meilleur ami de l'époque. Quand cet album est sorti, nous avons mis nos vies entre parenthèses pendant des semaines pour l'écouter de façon obsessionnelle. *Tawk Tomahawk* regorge de détails. C'est une mine d'or neo soul. Chaque écoute apporte son lot de révélations et de nouvelles sensations. C'est à l'écoute de ce groupe australien que j'ai

entrevu la possibilité de fusionner diverses influences musicales. À un moment, je vivais exclusivement à travers cet album. Il prenait toute la place ! J'adore ces phases, où tu es complètement absorbée par une chanson, un album, un ou une artiste et que tu fais corps avec l'objet sonore. Cela ne dure qu'un temps mais je sais que ces phases obsessionnelles comptent beaucoup pour moi.»



Saya Gray
QWERTY I & II (2024)
Dirty Hit Records

«Cette compilation rassemble les deux derniers EP de Saya Gray, une artiste canadienne découverte l'année dernière, au moment où Juicy s'est mis en pause. Sasha (*Vovk*, - nldr) allait devenir maman. C'était déstabilisant. Car tout à coup, je devais envisager la suite de mon parcours après dix ans de fusion totale avec Sasha. Je me suis alors retirée dans un studio dans le but d'explorer mon univers, librement et sans œillères. Au cours de cette phase d'expérimentation, une évi-

dence s'est imposée : il est devenu illusoire de prétendre à l'innovation. En revanche, c'est dans un rapport authentique et honnête à la musique qu'on peut proposer quelque chose de singulier. J'ai découvert Saya Gray durant cette période d'écriture et de réflexion. Sa musique englobe des influences électroniques, folk, soul ou R&B. Son univers se caractérise par un véritable lâcher-prise. À mes yeux, c'est l'une des artistes les plus talentueuses de ces dernières années.»



Extrait du clip de ROZA, T'ions L'Océan

La Horde une vision au féminin

TEXTE : LISON MARSIN

Fondée par Aline Pauwels et Diana Vos, La Horde connaît une période effervescente. Alors qu'elles s'appêtent à fêter le premier anniversaire de leur boîte, les deux vidéastes s'attachent à créer un espace de travail respectueux et solidaire et s'affirment un peu plus dans un secteur où les femmes sont encore sous-représentées.



© DR

Ce sont elles derrière ces clips, ces montages, ces mises en lumière. Elles ont signé la production d'un clip de Doria D, du dernier de ROZA et, prochainement, ce seront des captations live pour Mustii et Edouard Van Praet. Pourtant, la vidéo, ça n'a pas toujours été du "tout cuit" pour Aline Pauwels et Diana Vos. L'une autodidacte, l'autre formée à l'école de cinéma, et chacune victime d'un sérieux syndrome de l'imposteur, leur passion commune pour la réalisation les a finalement réunies sous un même nom : La Horde.

« Au départ, je travaillais dans l'enseignement mais je me suis rendu compte que ce n'était pas pour moi. J'ai vite touché au métier dans une boîte de production à Mons. J'ai dû, à un moment, apprendre seule les ficelles du métier mais j'adorais ça, explique Aline Pauwels. Ça me paraissait irréel de me dire que je pouvais être payée pour faire des vidéos. J'ai vite conscientisé que ça pouvait devenir très sérieux. »

Pour Diana, le chemin était plus tracé : école de cinéma, études d'image à la HELB et surtout, une passion pour le montage. « Comme Aline, j'avais une chaîne YouTube où je créais de faux teasers à partir d'extraits de films ou de séries. Après la HELB, j'ai fait des vidéos et photos de concert. Puis, en 2020, on m'a appelée pour le Fifty Lab. » Festival annulé et confinement : un gros défi pour un début de carrière et pourtant... « Ça m'a propulsé. Mes débuts, c'était en freelance et je bossais avec des gens comme Aline. Je fonctionnais déjà comme une boîte de prod au final. C'est juste que j'avais peur de le faire, question de légitimité. » Un tournant majeur qui a pourtant donné jour aux premiers pas de la Horde quelques mois plus tard malgré les doutes des deux réalisatrices.

Cette synergie féminine s'est révélée au final essentielle dans un univers masculin. « Être deux a été notre force, affirme Aline. Avant même de créer la boîte, on nous voyait déjà comme un binôme. Aujourd'hui, on a des bureaux et des stagiaires. On vit à 100% de La Horde, c'est valorisant. »

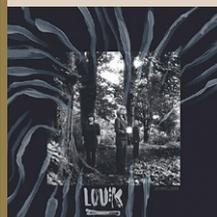
Le duo entend surtout donner une visibilité à ceux qu'on oublie : « On veut mettre en avant des profils souvent invisibilisés, comme les personnes queer ou racisées. C'est important pour moi de montrer ça de façon subtile. La Horde, c'est une manière douce de militer. »



©MAXIME BERTIAUX

Lou K

Lou K
L'obscurité
Autoproduction



Lucie Lefauconnier, alias Lou K, enregistre dès son adolescence parisienne, des maquettes avec le compositeur Vincent Marie Bouvot (Julie Pietri, Elsa, Zazie et Florent Pagny). Mais calibrer des titres pour les médias, travailler avec des musiciens pros, ce n'est pas ce qu'elle veut faire... Arrivée en Belgique il y a 10 ans, elle reprend tout à zéro. Entre les tournées et la sortie de son premier album *L'obscurité* fin novembre, Lou K est bien occupée. C'est depuis Vesoul, dans le cadre d'un atelier d'écriture (Concours Jeunes Talents du Festival J. Brel), qu'elle nous parle de ses goûts musicaux.

TEXTE : JEAN-PHILIPPE LEJEUNE

« En ce moment, j'écoute beaucoup de hardcore punk et metal. Ce que j'aime, c'est le côté brut presque black metal et principalement en recherche d'interprètes féminines. J'ai besoin de noise pour me calmer émotionnellement. » Quelques références sortent du lot : Ithaca (*They fear us*), Gel (*Only constant*) et Agriculture (découvert au festival hollandais Roadburn). À côté de ce mode très sombre, Lucie apprécie la folk hyper douce de Florist, *If blue could be happiness*, écrit par l'artiste après le décès de sa maman : « Si tu as envie que quelqu'un tombe amoureux de toi, tu l'écoutes avec cette personne... De même que We slept at last de Marika Hackman. J'aime beaucoup *The Psychotic Monks*, groupe très engagé politiquement davantage dans l'énergie scénique que dans leurs textes. » Lucie a aussi des classiques dans ses albums de chevet : *Horses* de Patti Smith, *Homogenic* de Bjork ou les deux premiers albums des Bikini Kill. « Penser un album du début à la fin, c'est une recherche que j'ai toujours voulu avoir et donc, la trouver chez d'autres artistes, cela m'intéresse. Un album c'est comme un livre, une pièce de théâtre, il y a une continuité, des actes, des chapitres. » Et quid des plateformes ? « J'essaie de ne pas trop utiliser Spotify car ce que me propose l'algorithme ne me plaît pas... Par contre, je fais beaucoup plus de découvertes sur Bandcamp parce que je me sens plus active dans ma recherche. »



© DR

La Maison du Jazz a 30 ans !

« Comment choisir une anecdote au terme de trente années particulièrement bien remplies ? », nous écrit Jean-Pol Schroeder, le conservateur de la Maison du Jazz de Liège.

TEXTE : JEAN-PIERRE GOFFIN

« Et puis quel genre d'anecdote ? Drôle, hasardeuse, triste, politique, liée à un quiproquo, à un lapsus, à un courrier ou à un mail détourné de sa destination originale, à un membre de l'asbl un peu éméché, à la maladesse d'une collègue qui, à Paris, faillit exploser l'extraordinaire saxophone contrebasse présenté dans le cadre d'une expo, au sabotage par un triste sire de notre projet d'installation dans les anciens locaux de la RTBF, ... ? » Tant qu'à faire, autant une anecdote cocasse (même si, sur le coup ce ne fut pas l'avis d'une des collègues de la MDJ).

« L'affaire se passe dans les premières années d'existence de la Maison du Jazz. En plus des cycles consacrés à l'Histoire du Jazz, tous les jeudis et vendredis, nous organisons une fois par mois une soirée vidéo rendant hommage à un musicien, à un instrument, à un style. Et voilà qu'un jour, allez savoir pourquoi, nous décidons de consacrer une de ces soirées à l'orgue Hammond. Un instrument envers lequel notre collègue Danielle avait développé une forme d'aversion sans retour. Les soirées étaient annoncées dans un *Hot House* rudimentaire (le magazine de la MDJ, - ndr) mais ça se passait en général très bien, dans un climat bon enfant. Or nous avons parmi nos membres un petit monsieur, très sympathique au demeurant, et amoureux inconditionnel du Hammond. D'humeur taquine, je décidai d'annoncer la soirée en précisant qu'elle serait rehaussée par la présence de la Présidente d'honneur de l'Association des organistes de Belgique, Madame... Danielle Baeb. On aurait pu en rester là si le petit monsieur en question, prenant l'annonce très au sérieux, et ravi de pouvoir rencontrer la Présidente, n'avait débarqué le soir de la projection, avec dans les bras un imposant colis destiné à "Madame la Présidente" : et dans le colis, toute une série de vinyles. Des organistes et rien que des organistes évidemment. Je renonce à vous décrire la tête de ma collègue, qui dut évidemment jouer le jeu et remercier chaleureusement le gentil donateur. Je renonce aussi à citer par le menu les noms d'oiseaux auxquels j'ai eu droit par la suite. Mais si j'ai un regret dans cette histoire, elle va plutôt au petit monsieur en question qui, je l'espère, n'a jamais compris qu'au lieu d'avoir concrétisé un fantasme organistique, il avait juste été la victime involontaire d'une blague entre collègues. »

WE'VE GOT YOUR BACK

Sabam for Culture apporte un soutien concret à ses membres et aux organisations par le biais de différentes aides financières, bourses et prix.

Toutes et tous ensemble, continuons à créer, à imaginer, à concevoir et à diffuser la culture !

sabam.be

sabam
for culture

POUR LES ARTISTES PAR LES ARTISTES



LA GESTION COLLECTIVE DES
DROITS VOISINS DES INTERPRÈTES ?
C'EST NOUS !

PlayRight®



Social media



TU
JOUES,
ON
GÈRE !

AMPLO

Le partenaire RH du secteur créatif

www.amplo.be

UNE PRODUCTION DU CONSEIL DE LA MUSIQUE

DU

**LE CONCOURS DES ARTISTES
QUI CHANTENT.. EN FRANÇAIS!**

DANS

LE

TEXTE

MUSIC

CM
CONSEIL
DE LA
MUSIQUE
.be

INSCRIVEZ-VOUS JUSQU'AU 6 DÉCEMBRE 2024

▶▶▶▶ WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE ◀◀◀◀

INFORMATIONS: +32 2 550 13 20 | INFO@CONSEILDELAMUSIQUE.BE

Jam.
rtbf

LE SOIR

moustique

BOTANIQUE

La Vallée

PlayRight®

sabam
for culture

**RÉGION DE
BRUXELLES-
CAPITALE**

F3

**FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES**